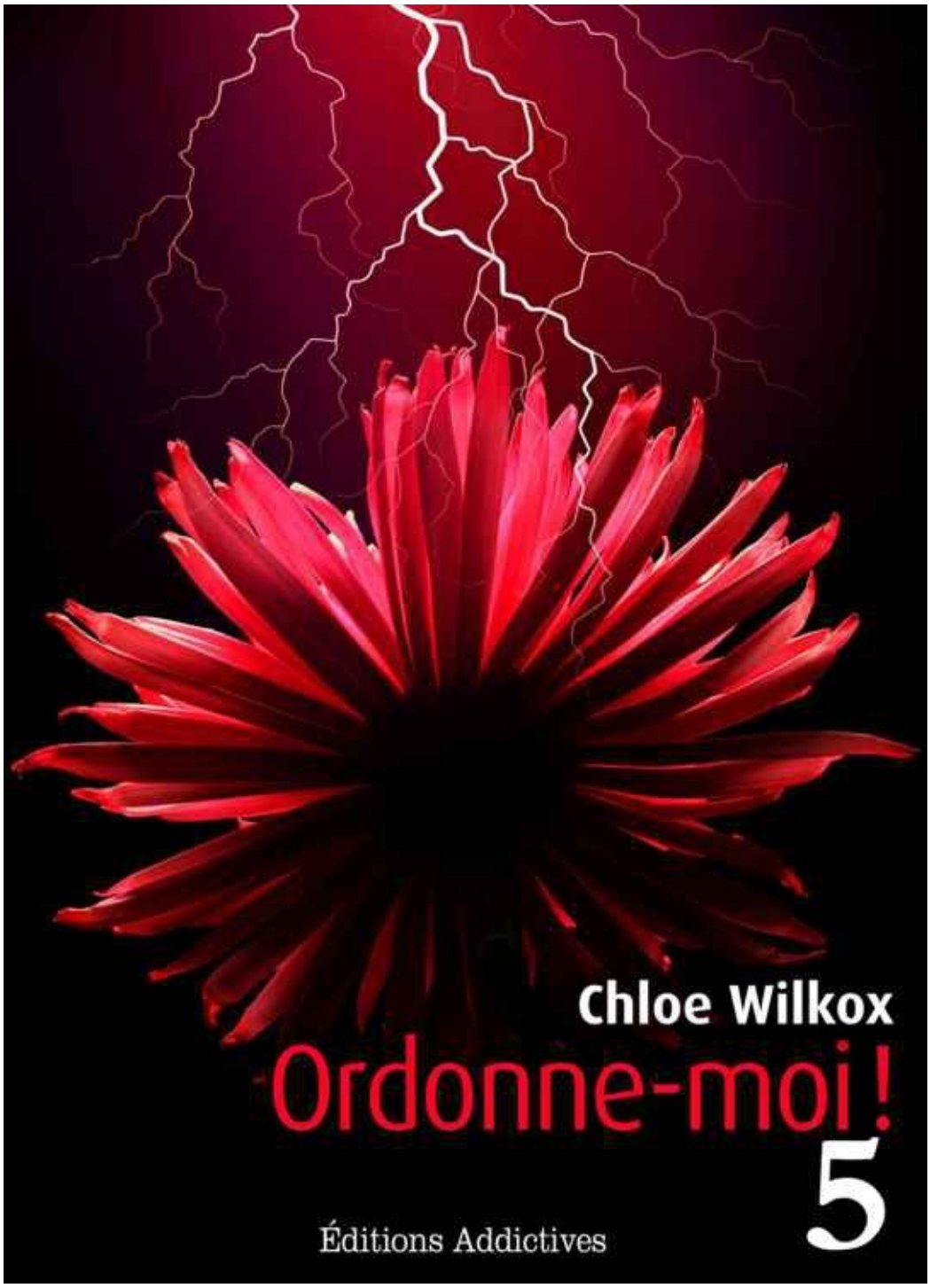
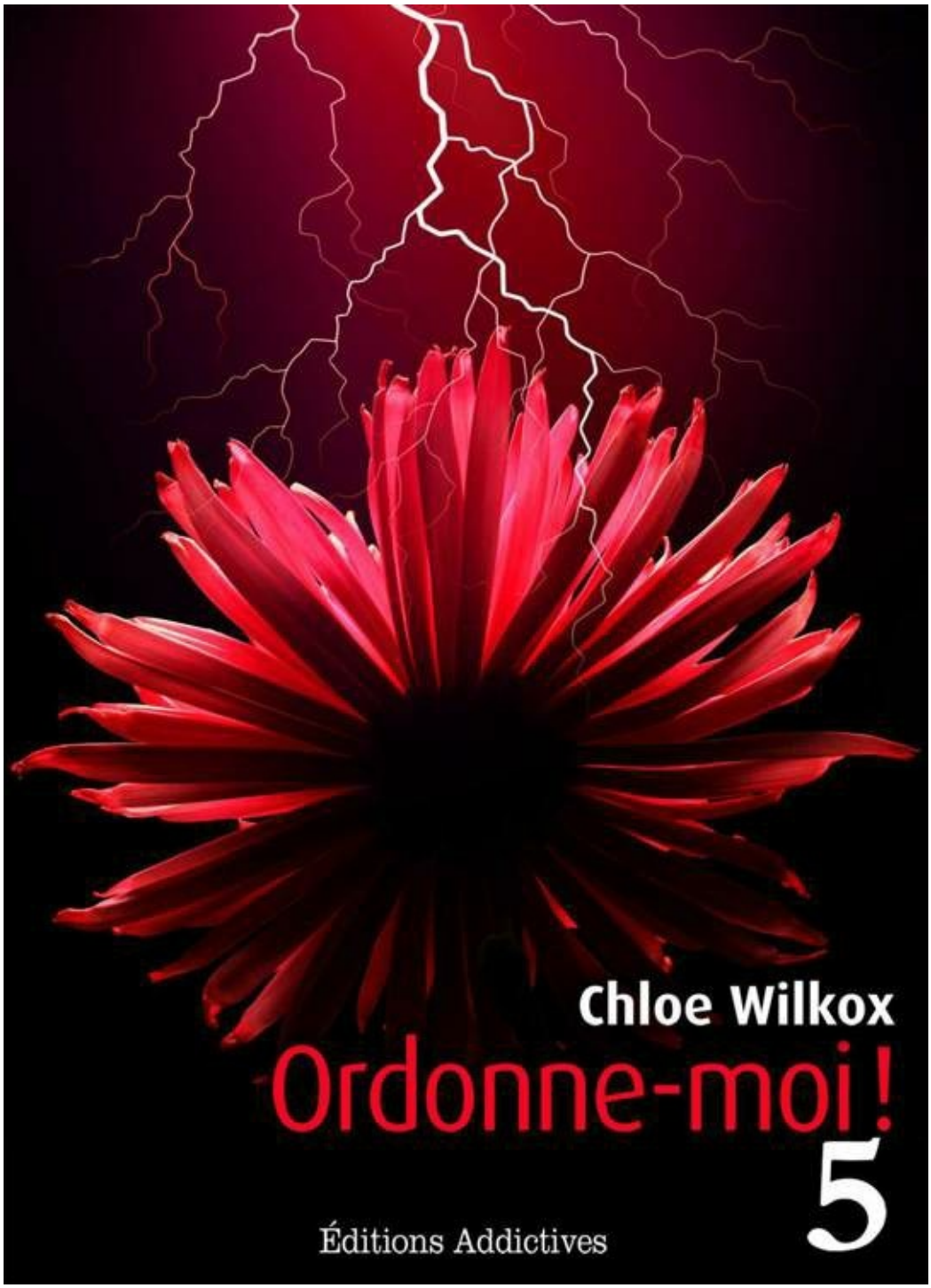
Chloe Wilkox

Ordonne-moi !

5

Éditions Addictives


Chloe Wilkox
Ordonne-moi !
5
Éditions Addictives



Rejoignez les Editions Addictives sur

les réseaux sociaux et tenez-vous au

courant des sorties et des dernières

nouveautés !

Facebook : cliquez-ici

Twitter : @ed_addictives

Egalement disponible :

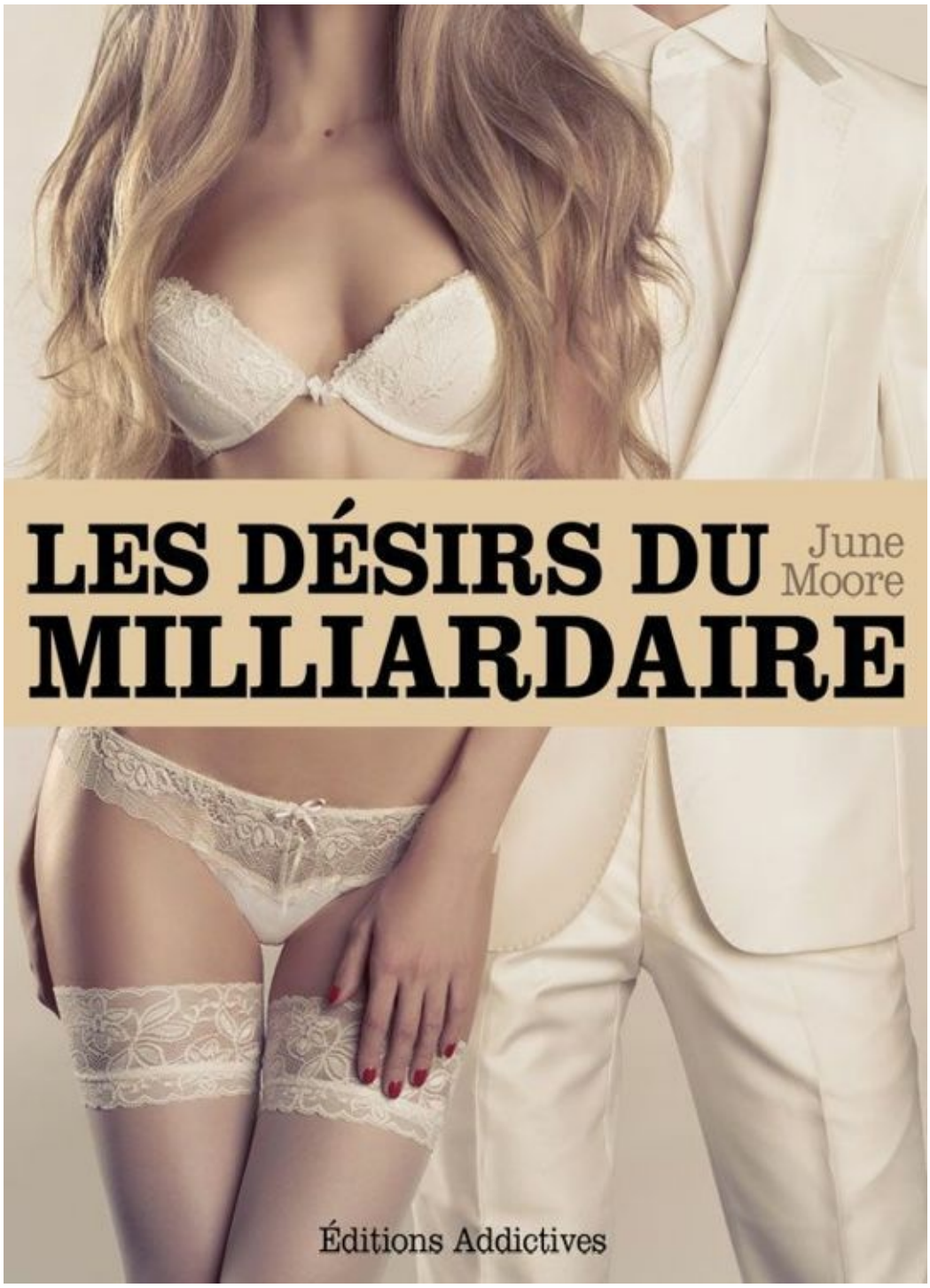
Contrat avec un

milliardaire

Découvrez les aventures de Juliette et Darius, le milliardaire aux multiples facettes. Une intrigue sentimentale intense et sensuelle qui vous transportera jusqu'au bout de vos rêves les plus fous.

Tapotez pour voir un extrait gratuit.

Phoebe P. Campbell
Contrat
avec un
Milliardaire
Éditions Addictives



Egalement disponible :

Les désirs du milliardaire

Découvrez la nouvelle romance de June Moore, qui dépeint avec délicatesse les aventures amoureuses de la jolie Lou et de son mystérieux milliardaire…

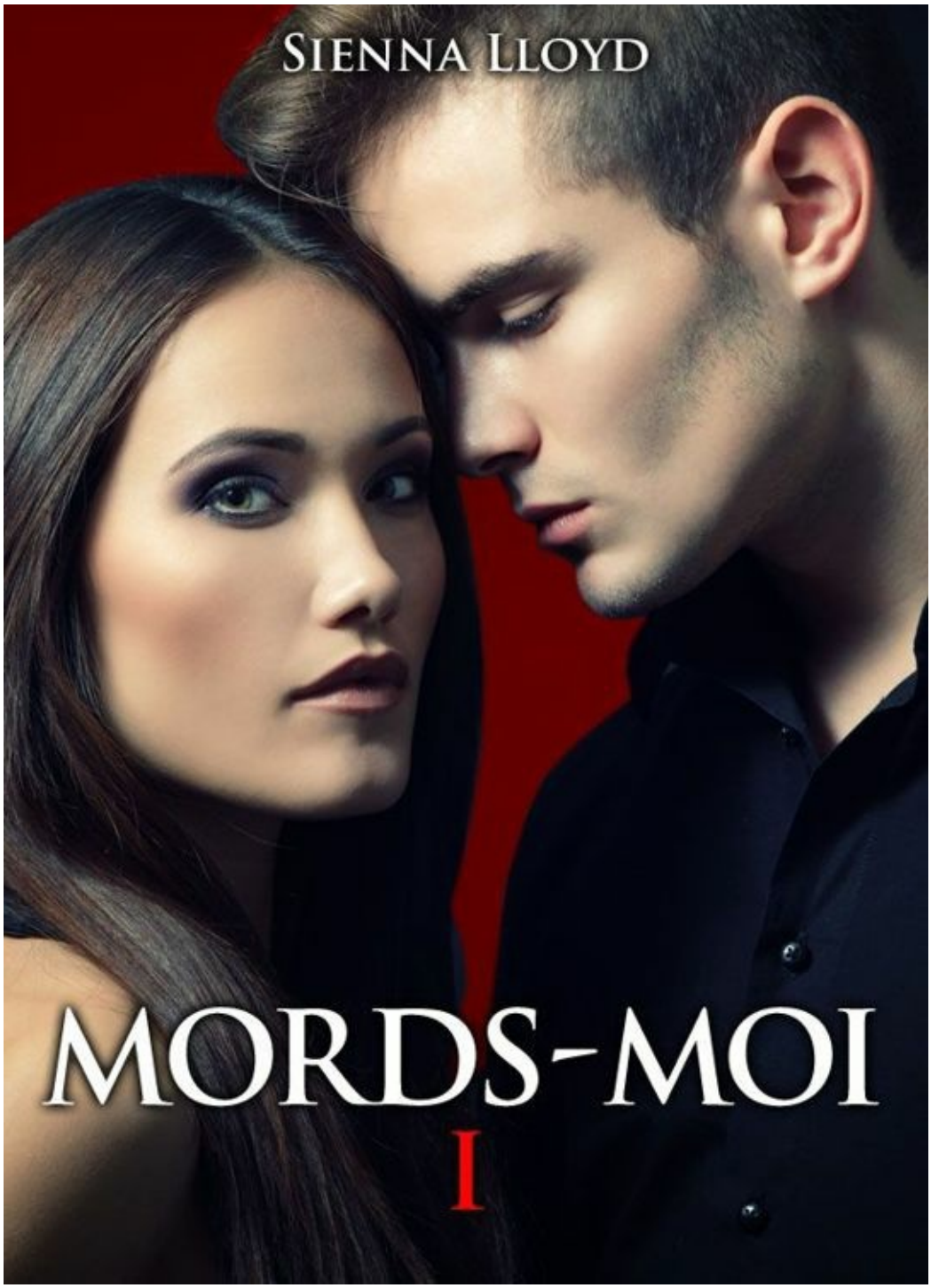
Tapotez pour voir un extrait gratuit.

Egalement disponible et

téléchargeable dans votre magasin :

Mords-moi !

Le monde se divise désormais entre mortels et vampires. La société semble s’être adaptée à la cohabitation des deux espèces, mais les méfiances persistent. Une nuit, une grosse berline roulant à vive allure renverse Héloïse, une jeune femme de 22 ans. L'homme qui en sort, visiblement pressé, s’empare de son corps et le transporte jusqu'à sa voiture. Cet homme, c'est Gabriel, un magnifique et mystérieux vampire. Héloïse va devoir rester chez lui jusqu'à la nouvelle



lune, 27 jours plus tard.

Une relation sensuelle et fascinante,

contée avec talent par Sienna Lloyd. Un

livre troublant et envoûtant, à la croisée

de Twilight et Cinquante nuances de

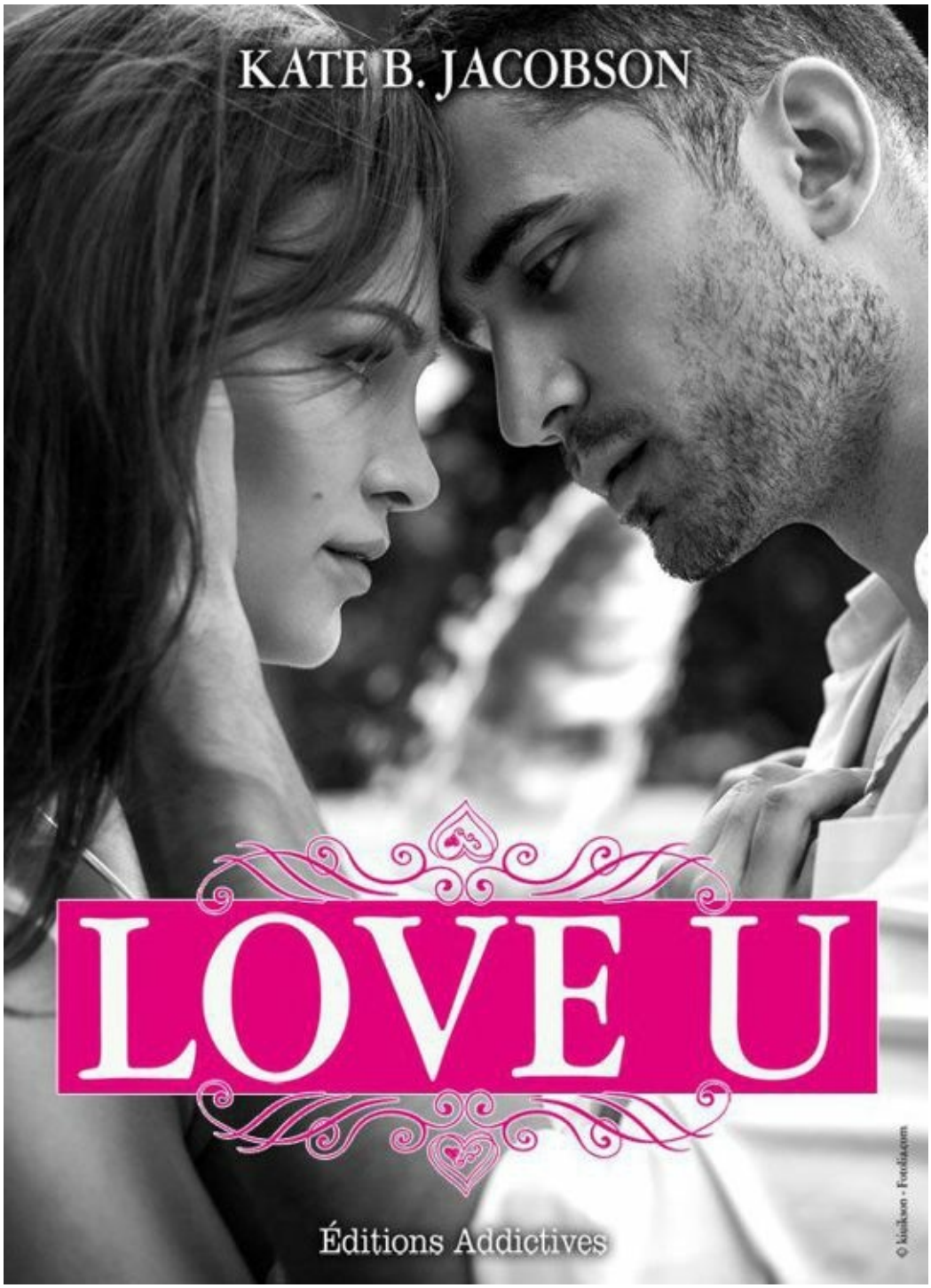
Grey !

Tapotez pour voir un extrait gratuit.

Egalement disponible :

Love U

Quand Zoé Scart arrive à Los Angeles pour retrouver son amie Pauline et qu'elle se retrouve sans portable, sans argent et sans adresse où aller suite à la perte de ses bagages, elle n'en revient pas d'être secourue par le beau Terrence Grant, la star de cinéma oscarisée la plus en vue du moment ! Et quand quelques jours plus tard Terrence rappelle Zoé pour lui proposer de travailler comme consultante française sur son tournage, elle pense vivre un rêve. D'autant que l'acteur ne semble pas



insensible aux charmes de la jeune

fille…

Mais l'univers de Hollywood peut se

montrer cruel, et les apparences

trompeuses. À qui peut-on se fier ? Et

qui est réellement Terrence Grant ?

Tapotez pour voir un extrait gratuit.

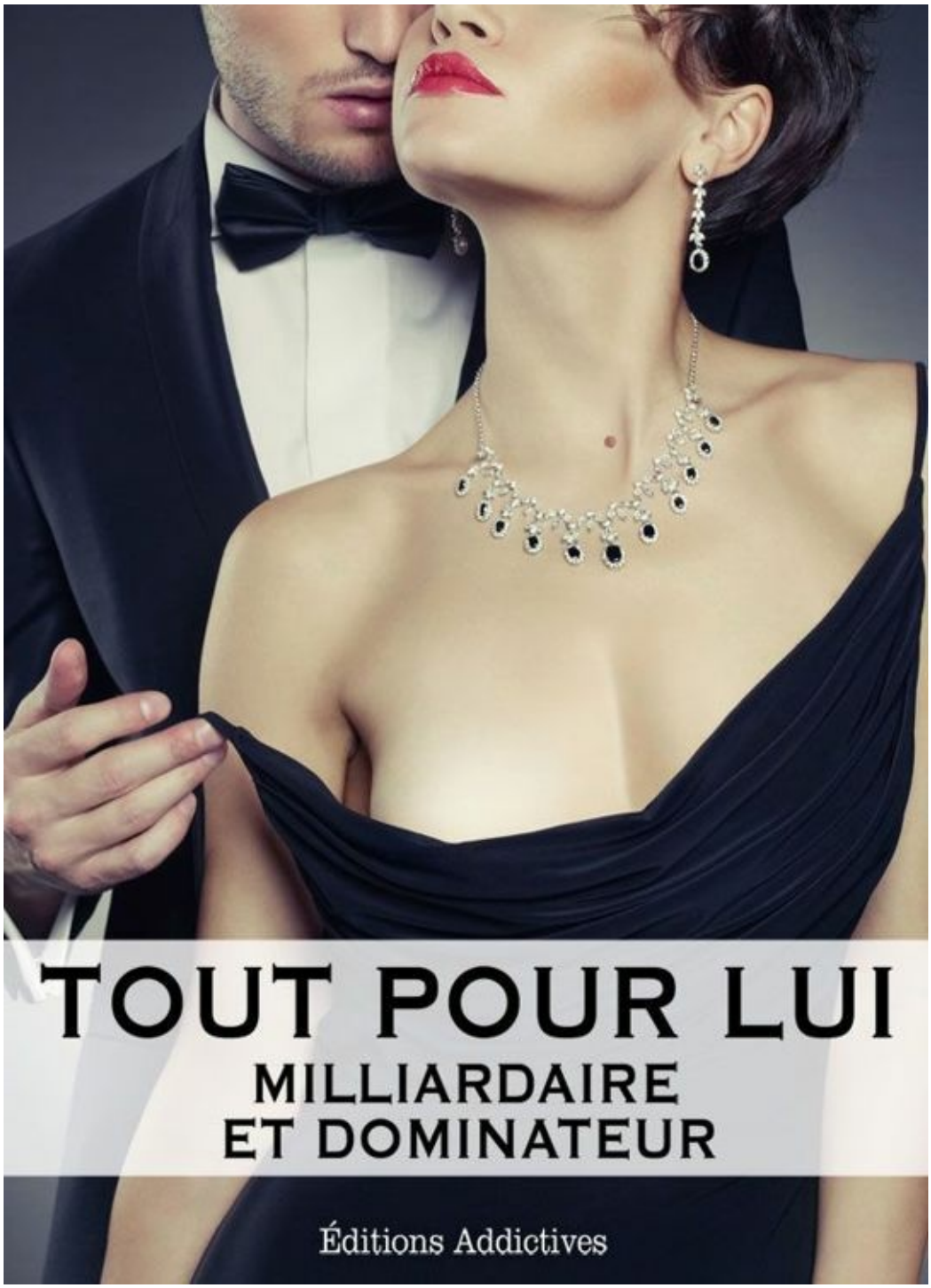
Egalement disponible et

téléchargeable dans votre magasin :

Tout pour lui

Adam Richter est jeune, beau et milliardaire. Il a le monde à ses pieds. Eléa Haydensen est une jeune et jolie virtuose. Complexée par ses rondeurs, inconsciente de son talent, Eléa n'aurait jamais pensé qu'une histoire entre Adam et elle était possible.

Et pourtant… une attirance irrésistible les pousse l'un vers l'autre. Mais entre le manque d'assurance d'Eléa, la fougue d'Adam et les embûches que certains aimeraient mettre sur la route des deux



jeunes gens, leur histoire d’amour ne va

pas être de tout repos !

Tapotez pour voir un extrait gratuit.

Chloe Wilkox

ORDONNE-MOI !

Volume 5

1. Haute tension

Je jette un dernier coup d'œil aux murs qui m'entourent et quitte l'enceinte de Columbia. J'avais rendez-vous avec le doyen. J'ai l'impression que notre entretien s'est bien passé. En tout cas, il m'a laissée repartir en me confiant que son université serait enchantée de m'accueillir. Je n'arrive pas à croire que je vais peut-être suivre ma troisième année d'études ici ! Cet endroit est si prestigieux ! Je hèle un taxi en regardant ma montre ; je n'ai aucune envie d'être en retard. Je ne veux pas perdre une minute de ce tête-à-tête avec David. J'ai hâte de lui raconter cette entrevue en détail !

Je donne au chauffeur l'adresse du restaurant. Il acquiesce et allume son autoradio. Des notes de musique classique s'échappent. Je soupire, épuisée par ma matinée mais surtout, par cette dernière semaine. Je voulais vivre une grande histoire d'amour, riche en sensations fortes ? On peut dire que j'ai été servie !

Je palpe ma poche pour sentir l'enveloppe qui s'y trouve : mon ordonnance de pilule et surtout, les résultats de mon test de dépistage. Les événements récents nous ont prouvé, à David et à moi, que nous pouvions désormais nous faire confiance : ce midi, lorsque nous aurons comparé nos résultats, nous serons officiellement un couple monogame. Je n'en reviens pas moi-même.

Je tente de me remémorer l'enchaînement des faits : tout a été si vite que c'est parfois confus pour moi. Je dois me concentrer pour remettre les événements dans l'ordre.

Tout a commencé au sommet de l'Empire State Building, lorsque David est venu me rejoindre pour m'empêcher de rentrer à Paris. Quand à 23 heures j'ai entendu sa voix s'élever derrière

moi alors que j'étais à deux doigts de perdre espoir et de me résoudre à gagner l'aéroport, l'émotion a été si forte que j'ai eu peur que mes jambes ne me portent plus. Il s'est avancé vers moi et m'a enfin demandé que nous soyons ensemble :

– Plus l'heure avançait, plus le fait de te laisser partir me semblait le meilleur choix pour toi. Mais c'était me condamner au malheur, et je ne veux plus être malheureux, Louisa. Je veux revenir dans le monde des vivants. Sourire, rire, ressentir… Alors me voilà, humble, devant toi, en train de te demander de me faire ce cadeau : me rendre heureux.

Je me suis précipitée dans ses bras et nous nous sommes embrassés avec passion. Je sentais mon cœur sur le point d'exploser ! Mais ce bonheur parfait a été de courte durée : durant notre étreinte, le téléphone de David n'a cessé de vibrer. Je l'ai convaincu d'écouter ses messages. Sans doute ai-je eu un

sombre pressentiment. En tout cas, j'ai bien fait, car un inspecteur de la NYPD, Gus Stinson, tentait désespérément de le joindre : un colis piégé, qui lui était destiné, venait d'exploser dans le hall de son immeuble ! David devait se rendre d'urgence au commissariat de la 5eAvenue.

J'ai été surprise et rassurée lorsqu'il m'a proposé de l'accompagner.

– Je te l'ai dit, Louisa : je ne veux plus rien te cacher. Il est hors de question que des secrets continuent de nous éloigner.

Ça m'a étonné que nous nous rendions sur place en taxi et non en limousine, mais je me suis dit que David ne voulait peut-être pas inquiéter Gary.

Arrivés sur place, le sympathique inspecteur Stinson, un homme d'une cinquantaine d'années à la moustache blanche, nous a fait asseoir à son bureau et nous a servi un café. Il a commencé à expliquer les faits à David avant de le questionner.

– Ce colis vous était adressé personnellement. Mes hommes sont en train d'inspecter la bombe pour voir s'il est possible de relever des empreintes mais je pense que c'est peine perdue : l'explosion a tout détruit.

– Y a-t-il eu des victimes ?

– Fort heureusement, aucune. La chance a voulu que le détonateur se déclenche aux environs de 22 h 30. La réceptionniste de l'immeuble était déjà rentrée chez elle. Le groom, quant à lui, était en pause. C'était une explosion destinée à tuer à courte distance. Le souffle ne s'est pas propagé et n'a fait que peu de dégâts matériels. Vous pourriez même rentrer chez vous ce soir si vous le vouliez. Quoique je vous le déconseille…

– Vous pensez que je suis en danger ? Que la personne qui a fait ça va encore tenter de m'atteindre ? Mais enfin, c'est absurde ! Qui pourrait me vouloir du mal ?

– C'est justement la question que

j’allais vous poser. Vous ne vous
connaissez pas d’ennemis ?
J’ai observé la réaction de David.
Une heure plus tôt, après avoir écouté le
message de Mr Stinson, il me disait
craindre que cet attentat n’ait un rapport
avec le livre qu’il est en train d’écrire…
– Non, inspecteur. Personne en tout
cas qui pourrait vouloir ma mort !
– Bien. Je vous jure que mon équipe
et moi-même allons tout mettre en œuvre
pour trouver les coupables. Je vous
appellerai dès que j’aurai du nouveau.
Je vous suggère de descendre à l’hôtel
le temps que l’enquête soit résolue pour
que nous puissions garantir votre
sécurité.
David a consenti, mais à contrecœur,
et uniquement pour ma propre sécurité.
Je tremble en songeant qu’au moment où
j’aurai
mon
propre
logement,
il

regagnera son penthouse : que risque-t-il alors de lui arriver ? Est-ce que les responsables de cet affreux attentat ne vont pas essayer de frapper de nouveau ?

Nous avons donc quitté le commissariat et gagné le *Four Seasons*. Heureusement, la suite royale était libre ! Après toutes les émotions que nous venions de vivre, il nous fallait un endroit où nous reposer et nous sentir en sécurité. Et puis, j'avoue m'être habituée au standard de vie de David…

– Nous passerons demain matin à ton hôtel récupérer tes affaires.

David, me voyant acquiescer gravement, a

voulu
détendre
l’atmosphère.
– Je crains, Louisa, que d’ici là, tu ne sois contrainte de garder ta jolie robe rouge ou, pire encore, de vivre nue…
J’ai ri de sa plaisanterie, mais ça sonnait faux. L’angoisse était trop forte, David l’a senti.
– Tu sais, Louisa, moi aussi je suis inquiet, je ne veux pas te mentir. Mais nous ne pouvons rien faire à part attendre les résultats de l’enquête. D’ici là, il faut que tu te montres forte. Je te jure que je ne laisserai rien t’arriver. Tu me fais confiance ?
Il m’a ouvert ses bras et je me suis lovée dedans.
– Je te fais confiance, David. Mais ce n’est pas pour moi que j’ai peur : c’est pour toi. Je ne pourrais pas supporter de te perdre.
– Tu ne me perdras pas, Louisa. Désormais, nous sommes ensemble, tu comprends ? Quand je suis venu à

l’Empire State Building, j’ai pris un véritable engagement. Je ne t’ai rejoint qu’après avoir décidé que…

David s’était interrompu.

– Je vais me servir un verre. Tu veux quelque chose ?

– Oui, je crois qu’un remontant me ferait du bien.

– Dirty Martini ?

– Parfait.

David a préparé mon cocktail puis s’est servi un scotch. Il m’a tendu mon verre et a solennellement déclaré :

– Il faut que je te parle de certaines choses, Louisa. Je sais que la soirée a déjà été longue mais je ne veux pas différer plus longtemps les révélations que j’ai à te faire. Ce n’est pas honnête de ma part : tu dois savoir ce dans quoi tu t’engages en acceptant notre relation.

– David, tu peux tout me dire. Rien ne me fera douter de mon amour pour toi. J’aurai peut-être peur, mais je ne me détournerai pas.

– Ce que je vais te raconter là est un

secret absolu. Il est important que tu comprennes ça et que tu ne parles à personne de ce que je vais te dire.

J'ai acquiescé, et David a commencé son récit…

2. Les enfants perdus

– Je vais te raconter une histoire, Louisa. Une histoire d'amour. Celle d'un homme d'origine modeste, qui était prêt à tout pour conquérir la femme qu'il aimait. Elle était noble, d'une grande famille italienne, malheureusement désargentée. Ses parents, soucieux de sauvegarder les apparences, l'avaient tout de même envoyée étudier à New York. C'est dans cette ville qu'il la rencontra, et pour lui, ce fut le coup de foudre. Il l'aperçut alors qu'elle traversait Central Park un matin. Son air timide, un peu perdu,

le
fit
immédiatement chavirer. Elle avait l'air seule, esseulée, même. Alors il prit son courage à deux mains et alla lui parler : de ce jour, ils devinrent inséparables. Pourtant, les premiers temps, elle ne s'intéressa pas à lui – pas de manière sentimentale en tout cas. C'était une jeune fille sérieuse comme on dit. Elle n'avait pas encore connu d'homme et elle se réservait pour celui que son père lui choisirait comme époux. Elle avait l'âme romantique mais le sens des réalités : elle avait depuis longtemps fait une croix sur ses rêves d'amour. Cependant, son courtisan finit par l'attendrir. Elle se laissa séduire par sa galanterie, son bon cœur, mais aussi ce qu'elle
appelait
«
ses
manières
d'Américain ». Il aimait les voitures, la

vitesse, les grands espaces. Il lui fit découvrir les *diners*, le cinéma en plein air, les clubs où danser toute la nuit.

C'était la fin des années 1970. Le monde devenait de plus en plus cynique, gouverné par l'argent, mais lui demeurait un idéaliste. C'est pour cela qu'elle finit par l'aimer. Néanmoins, elle avait peur. Elle craignait que son père ne réprouve cette liaison, et l'union qui devait en découler. Jamais sa famille n'accepterait qu'elle épouse un petit juriste de rien du tout.

Alors le jeune homme étudia. Nuit et jour. Afin de se hisser socialement et de se montrer digne d'elle. Car il avait depuis toujours un rêve, et l'amour lui donna les moyens de l'accomplir : devenir juge d'instruction.

Il obtint son diplôme et gravit rapidement les échelons. En 1982, il

finit par être nommé à la Cour suprême.
Il en profita pour faire sa demande, et le père de la jeune fille l'accepta.
Deux ans plus tard, un enfant naquit de leur mariage. C'était un petit garçon joyeux, avec un bon fond, mais un peu facétieux. Il faisait de nombreuses bêtises. Ses parents s'en amusaient. On peut dire que pendant les huit premières années de sa vie, cet enfant fut sans doute l'un des plus heureux du monde.
Tout s'effondra pour lui un jour d'avril 1992, lorsque ses parents décédèrent dans un accident de la route.
Le petit garçon était désormais orphelin. Il fut placé en foyer. Heureusement, il avait à New York un oncle, une tante et un cousin qui l'aimaient tendrement. Le jour de l'enterrement de ses parents, alors qu'il s'appliquait à ne pas pleurer – il voulait montrer à quel point il était courageux – son oncle le serra fort contre son cœur et lui murmura :
« Nous allons te sortir de cet endroit. Tu viendras vivre avec nous, ta famille.

Je ferai tout pour te rendre heureux, absolument tout, tu m'entends ? C'est une promesse. »

Sauf que personne ne vint. Les semaines, les mois passèrent, et le petit garçon resta dans son foyer. Il pleurait ses parents, il pleurait son oncle qui n'avait pas tenu sa promesse. On lui expliqua qu'il fallait qu'il s'habitue : c'était ici, à Brooklyn, parmi d'autres orphelins comme lui, qu'était sa vie désormais. Alors le petit garçon sentit gonfler en lui une colère immense : Dieu lui avait retiré ses parents, et la seule famille qui lui restait l'avait trahi. Il ne pouvait avoir confiance en personne. Il se mit à haïr tous ceux qui l'entouraient, avec une force que tu ne peux pas concevoir Louisa, pas de la part d'un enfant aussi jeune. Personne ne pouvait l'approcher. Il était méchant, parfois même violent : il mordait, frappait dans les murs. Nul ne savait comment réagir face à sa brutalité.

Un jour qu'il était dans la cour – il

devait avoir onze ans – un ballon de basket rebondit dans sa direction pour achever sa course à ses pieds. Il regarda d'où venait le ballon et vit un petit groupe, deux filles et un garçon d'environ son âge. Le garçon avait des cheveux bruns, tout comme l'une des deux filles. L'autre était rousse. La brunette lui faisait signe de ramasser le ballon et de le leur renvoyer, mais il ne bougea pas. Elle insista : il ne cilla pas. Alors elle s'approcha de lui.

« Qu'est-ce qui se passe, tu ne sais pas lancer ? Je peux t'apprendre si tu veux. Moi, c'est Sacha. Elle, là-bas, c'est Judith. Et lui, c'est mon frère Gary – on est jumeaux mais on ne se ressemble pas, pas vrai ? »

Le petit garçon sentit son souffle se suspendre. Voilà près de trois ans que personne ne lui avait parlé d'une manière aussi simple et directe. Les gens avaient pris l'habitude de le craindre et de l'éviter.

« Qu'est-ce qui se passe, t'as perdu

ta langue ? Allez, viens jouer avec nous, on va faire un deux contre deux. C'est simple : tu dribbles, tu fais la passe à ton équipier, tu lances le ballon dans le panier. T'en fais pas : on n'est pas pointilleux sur la technique et les règles. »

Le garçon fut tout de suite émerveillé par le langage de la petite Sacha : franc, effronté même. Pourtant, la fille était loin d'être un garçon manqué. Elle était même sacrément jolie. Or, notre petit bonhomme était en train de grandir et de commencer à s'intéresser aux jolies filles. Alors il se laissa faire : Sacha le prit pas la main et l'entraîna à l'autre bout de la cour, à côté du panier.

Le temps s'écoula avec cette lenteur caractéristique de l'enfance. En un an, il se passa tant de choses que le garçon eut l'impression qu'il aurait pu vivre mille vies.

Il devenait maintenant

un
adolescent, tout comme ses trois
camarades. Le petit groupe était
inséparable. Ils avaient renoncé à
l'espoir d'être un jour adoptés, ils
étaient bien trop vieux pour ça. Mais
ensemble, oui, ils devinrent une famille.
Judith et Gary, sans doute les plus mûrs
du groupe, tombèrent amoureux l'un de
l'autre. Quant au garçon… Eh bien, y
avait-il eu un seul jour, depuis ce
fameux match de basket, sans qu'il adore
son amie Sacha ? Elle aurait pu le mener
à la baguette si elle l'avait voulu, mais
elle n'était pas ce genre de fille. Elle
était généreuse, insolente mais drôle,
brusque mais bienveillante. En un mot :
elle l'émerveillait, et il aurait tout donné
pour être avec elle.
Pourtant, alors que tous grandissaient
et que Judith et Gary devenaient de plus
en plus un « couple », jamais le jeune
homme n'osa avouer ses sentiments à
Sacha. Il se contentait de l'admirer, à la
fois proche et distant. Il lui offrait des

cadeaux, surtout des livres – il adorait les livres. Il lui lisait ses passages préférés. « S'il te plaît, apprivoise-moi, dit le renard au Petit Prince. » La vie aurait pu continuer ainsi durant des années, il aurait été heureux. Mais ce ne fut pas le cas : le garçon, semblait-il, avait été maudit.

À la fin de l'année 1997, Sacha commença à changer. Finie, la jeune fille impétueuse et excentrique : elle était maintenant taciturne et maussade. Elle maigrissait à vue d'œil. Elle avait les traits tirés. Elle riait de moins en moins et dissimulait, hiver comme été, son corps sous d'amples vêtements qui la recouvraient entièrement. Ses amis tentèrent de comprendre ce qui se passait. Celui qui l'aimait, plusieurs fois, l'interrogea : elle lui fit alors un faible sourire et lui répondit des choses énigmatiques. « C'est les ombres qui me rendent malade », ou encore « Je suis en train de disparaître, voilà ce qu'il y a. » Une nuit, elle vint le trouver dans sa

chambre. Ils avaient alors quinze ans. Elle se glissa sous les couvertures et pleura longuement contre son torse. À un moment, elle se redressa et plongea ses grands yeux tristes, des yeux de chat, dans les siens. Ce regard sembla durer des heures. Ils étaient seuls au monde. Alors le garçon se pencha sur elle et l'embrassa.

Sans qu'ils comprennent comment, la fièvre les gagna. Leurs baisers se firent intenses, profonds. Leurs mains s'aventuraient par-dessous leurs vêtements, cherchant leurs corps avec passion. À un moment, le garçon enleva le pull de Sacha et découvrit sa peau nue : ce qu'il vit le stupéfia. Elle était couverte de marques de brûlures, de bleus, de cicatrices. Il resta un instant interdit devant ce corps en souffrance.

Sacha rougit, se recouvrit et prit la fuite. Ce genre d'épisode ne se reproduisit plus jamais entre eux. À partir de ce jour-là, elle l'évita. Et le garçon, sans doute dépassé par les événements, peut-être par lâcheté, certainement par immaturité, n'osa pas la questionner.

Quelques semaines plus tard, un autre événement eut lieu : cet oncle, que le garçon avait presque oublié, se manifesta soudain. Il avait décidé qu'il voulait le récupérer. Qu'il vienne vivre avec lui, sa femme et son fils, dans leur appartement de l'Upper East Side. Or, si le garçon avait gardé contact avec sa tante et son cousin, il n'avait jamais pardonné à cet homme de l'avoir trahi. Mais il était encore mineur : il ne pouvait s'opposer à la volonté des adultes.

Il partit donc, la mort dans l'âme, se

promettant de revenir pour Sacha. Pour comprendre ce qui lui arrivait. Pour la sauver. Mais avant qu'il n'ait le temps d'honorer ce serment, Sacha disparut. On ne retrouva d'elle qu'une note annonçant son intention d'en finir. La police ne mit jamais la main sur son corps.

Les années passèrent, le garçon devint un homme, ou presque. Il en avait l'allure, la voix, la stature, mais il lui manquait une chose essentielle : l'âme. En disparaissant, Sacha avait emporté son humanité. Il avait gardé contact avec Judith et Gary mais il les délaissait le plus clair de son temps pour se dédier à son travail. Il écrivait, inventait des mondes peuplés de mystères, de complots et d'énigmes. La plupart des écrivains se servent de la littérature pour ressusciter des émotions disparues. Pour lui, les livres servaient au contraire à oublier. Jamais il n'aurait écrit la moindre romance : il voulait effacer Sacha.

Judith, quant à elle, travaillait maintenant dans l'édition. Elle était lectrice et se rêvait agent. Elle avait lu un des manuscrits de son ami d'enfance. Elle croyait en son talent. Alors elle déroba ce texte et le présenta à ses supérieurs : ils furent tellement emballés qu'ils décidèrent de lui confier la charge de ce jeune auteur.

La suite, Louisa, tu la connais, ou du moins, tu crois la connaître : le roman devint un succès aux États-Unis, puis dans le monde entier. On se l'arracha à des millions d'exemplaires. Il fut adapté : d'abord en téléfilm, puis au cinéma. À 19 ans, son auteur devint l'un des écrivains les plus riches au monde, sa fortune s'élevant à près d'un milliard de dollars. Un écrivain connu sous le nom de David Fulton.

Mais il existe une autre histoire, secrète celle-ci : tout ce temps, David, Judith et Gary ne crurent pas au décès de Sacha. Le suicide ? Ce n'était pas son genre. Elle avait peut-être changé, s'était

renfermée, mais elle restait une force de la nature. Elle n'aurait pas baissé les bras devant l'adversité : elle se serait battue, quitte à faire des sacrifices et à y laisser des plumes. Et puis, jamais la police n'avait retrouvé le corps ; or, un cadavre ne s'évapore pas ! Sacha était bien vivante, quelque part, avec tous ses secrets.

Oui, nous n'avions jamais cru au suicide. Et nous étions déterminés à enquêter dans l'ombre pour retrouver Sacha. Il faut que tu comprennes, Louisa, que mon succès a tout changé pour nous. Il a fait de Judith une femme de pouvoir, indépendante et libre de ses mouvements. Il m'a permis d'embaucher Gary et de travailler main dans la main avec lui sans éveiller les soupçons. De plus, nos fonds étaient devenus illimités. Alors notre quête frénétique de vérité a

commencé, nous coupant définitivement du reste du monde. Et nous avons cherché, sans répit. Sans laisser personne s'interposer entre nous et notre objectif, sans devenir proches de quiconque, durant dix ans ; parfois proches de la vérité, parfois si loin de comprendre…

Puis un jour, je suis allé à Paris pour raisons professionnelles. Je devais assurer la promotion d'un de mes romans, qui venait d'être traduit en français. À l'aéroport, une jeune femme m'attendait, qui m'a tout de suite troublé : c'était toi, Louisa.

Tu avais l'air gênée, embarrassée par ma présence. Tu n'étais pas tendre avec moi et ne tentais pas de me flatter, contrairement aux femmes que j'avais connues jusqu'alors.

Ma présence t'importunait et tu n'arrivais même pas à feindre le contraire : j'ai été tout de

suite attiré par ça. Ton caractère direct, ton absence de dissimulation. Ta sauvagerie, pourrait-on dire : tout cela m'a rendu fou de toi. Depuis dix ans, j'étais habitué à avoir toutes les filles que je voulais, mais je n'en désirais véritablement aucune. Elles étaient pour moi l'occupation d'un instant : tu as bouleversé ça. Tu m'as fait, pour la première fois depuis une éternité, oublier Sacha, cet amour d'enfance, si pur… Il m'est arrivé, je l'avoue, de t'en vouloir. Il m'est arrivé de vouloir m'éloigner de toi pour que Sacha ne s'évanouisse pas une seconde fois. Mais je n'ai pas pu, Louisa. Je ne pourrai jamais plus. Mon cœur était brisé, tu l'as réparé. Tu m'as fait renaître…

3. Les confidences de Mrs Carlson

Au souvenir des paroles de David, les larmes me montent aux yeux. Ce n'est pas seulement ses mots d'amour ni sa confiance qui me touchent autant : c'est de l'imaginer porter cette détresse seul

ou presque pendant tant d'années.
Aujourd'hui qu'il m'a tout dit, qu'il me laisse être dans sa vie, je veux le délester. Je ferai tout pour l'aider à retrouver Sacha, absolument tout.
La voix du chauffeur de taxi interrompt mes pensées. Nous voilà arrivés devant le restaurant où j'ai rendez-vous avec lui. Je tente de faire bonne figure et me précipite à l'intérieur : nous avons à peine plus d'une heure devant nous. Nous essayons de nous ménager du temps ensemble mais, entre mes démarches pour m'inscrire à la fac et son travail, ce n'est pas toujours évident.
Je l'aperçois, au loin, assis à une table. Il est penché sur un petit calepin, qu'il examine en prenant des notes. Le voir ainsi, ne se sachant pas observé, me serre le cœur. Je croyais aimer David Fulton mais je ne savais rien de ce qu'aimer veut dire, absolument rien. Depuis qu'il s'est ouvert à moi, ce n'est plus son mystère qui m'attire : c'est lui

tout entier, avec son passé, ses secrets, ses tristesses. Je ne l'ai jamais autant désiré que depuis ce moment-là, et jamais nos étreintes n'ont été plus brûlantes. Et puis cette histoire d'attentat nous a rappelé que la vie est parfois brève. Chacune de nos nuits n'en devient que plus urgente et plus précieuse.

J'avance vers lui, la démarche alerte, et accroche un grand sourire à mon visage.

– Excusez-moi, vous êtes bien David Fulton, le célèbre écrivain ? Il me semblait vous avoir reconnu. Je me présente, Louisa Mars, pour vous servir. Cette chaise est disponible ?

Il rit.

– Louisa… Comment s'est passée ta matinée ?

– On ne peut mieux. Le rendez-vous avec le doyen de Columbia s'est éternisé, excuse mon retard. Mais ça en valait la peine : je crois que c'est dans la poche !

– Vraiment ?

–

Oui,

il

s’est

montré

« impressionné », selon son propre

terme. Il a examiné mes résultats à Henri

IV, puis à La Sorbonne, et m’a cuisinée

durant un long moment sur mes

aspirations. Il ne comprenait pas qu’en

majorant en khâgne, je ne tente pas

d’entrer à l’École normale supérieure.

J’avoue avoir été un peu décontenancée

par la question et surprise de sa

connaissance impeccable du cursus

français. J’ai tenté de lui expliquer que

je ne me sentais pas une vocation

d’enseignante, que ce que je voulais,

c’était participer à la création littéraire

actuelle et non transmettre la littérature

du passé…

David me sourit :

– Fais attention : avec ce genre de

discours, tu risques fort de te retrouver

écrivain.

Je mime la contrariété et lui donne une tape sur l'épaule.

– Ne dis pas n'importe quoi. Si je me mets à écrire d'affreux poèmes, qui s'occupera de débusquer les auteurs talentueux qui se cachent en ce monde ?

– Combien de fois devrais-je te le répéter ? Tes poèmes sont magnifiques. Celui que tu m'as lu hier soir était tout simplement sublime ! Et ma foi… émouvant.

Il me fait un clin d'œil appuyé qui me fait rougir. C'est vrai que ce texte, qui m'a été inspiré par David, est assez… sulfureux. D'ailleurs, sa lecture a donné lieu à quelques débordements.

– Bon, et donc pour Columbia, tu auras la réponse bientôt ?

– Par lettre, dans les soixante-douze heures. Mais pour tout te dire, le doyen m'a confié à la fin de l'entrevue que l'école serait ravie de m'accueillir…

– Louisa, mais c'est formidable ! Il nous faut du champagne pour fêter ça ! Du Cristal. Où est le serveur ?

– Attends, attends, ne nous emballons pas. Pour moi, rien n’est tranché.

– C’est ta visite à NYU qui continue de te perturber ?

Je reste un instant songeuse. La veille, j’ai visité le campus de l’université de New York. Certes, cette fac ne fait pas partie de la prestigieuse Ivy League – le regroupement des plus grandes écoles américaines – mais il y a là-bas une telle énergie !

– Tu ne peux pas t’imaginer, David : à NYU, c’est comme si tout le monde avait le cerveau en ébullition. Dans les dortoirs, chaque soir, les étudiants se réunissent pour regarder des films : Bergman, Pasolini, Truffaut… Ils organisent aussi des lectures une fois par semaine. Ils sont engagés politiquement, ouverts sur le monde, curieux de ce qui se passe à l’extérieur des États-Unis. Ce ne sont pas des privilégiés comme à

Columbia : la plupart des étudiants sont des boursiers. Ils ont obtenu leur place grâce à leur mérite.

David m'écoute avec attention.

– Je comprends ton enthousiasme mon ange, mais une fac de l'Ivy League, ça ne se refuse pas. Si tu es diplômée de Columbia, une fois sur le marché du travail, rien ni personne ne te résistera.

– Oui, mais je vais vivre sur ce campus David : la manière dont je m'y sens compte énormément.

David se rembrunit. Je sais qu'il est contrarié que j'aie choisi de vivre sur le campus. Il prend ma main dans la sienne et la presse fort.

– Louisa, je t'ai déjà dit que mon appartement est bien assez grand pour deux…

Je secoue la tête.

– Il est trop tôt, David. Tu dis ça aujourd'hui, mais rien ne nous garantit que tu le penseras encore dans un mois, ou dans un an. Je te remercie de tout cœur de vouloir te sacrifier pour moi,

mais je refuse d’être une charge à tes yeux : je veux m’en sortir par moi-même, et pour moi-même.

J'ajoute, à voix basse, en me penchant vers lui :

– J'aime l'idée que l'on se voie par envie et non par obligation. Quand je pense à tous les rendez-vous que nous nous donnerons, toi et moi, et à tout ce que nous ferons lors de nos retrouvailles…

David frémit : je vois que cette perspective lui fait de l'effet.

– J'avoue que ton argument est… très convaincant.

Il esquisse une caresse du bout du doigt à l'intérieur de mon bras. Au contact de sa peau, le désir me submerge. Je voudrais quitter ce restaurant, rentrer chez lui et me laisser

caresser par ses mains des heures entières. Malheureusement, il est trop tard pour ça : le serveur se dirige vers nous avec notre commande.

– Même si tu n'es pas décidée pour Columbia, rien ne nous empêche de trinquer. Je crois que nous avons d'autres bonnes nouvelles à fêter…

L'enveloppe !

Je la sors de la poche de mon trench et la fais glisser sur la table.

– Tu me montres la tienne et je te montre la mienne ?

Nous échangeons les documents.

J'ouvre les résultats de son test. Négatif aussi ! Je pousse un soupir de soulagement.

– Santé.

Nos verres tintent.

– Je crois que c'est le terme approprié.

Il rit de ma plaisanterie mais il a l'air ému. La vérité, c'est que c'est un immense événement pour nous. Le début d'une nouvelle étape dans notre relation.

Il le sait, je le sais. Il me contemple d'ailleurs en ce moment avec ravissement, se penche au-dessus de la table, m'embrasse tendrement. Je garde un instant les yeux clos. J'imagine nos futures étreintes, sans aucune entrave : simplement nos deux corps se caressant l'un l'autre. Je frisonne. Mais nous sommes en public, il faut que je revienne sur terre.

– Et toi alors ? Comment a été ta matinée ? Tu as pu avancer sur ton roman ?

David hésite un instant avant de me répondre, ce qui me blesse. Je déteste sentir que ses réflexes de méfiance reprennent le dessus.

– Je n'ai pas eu l'occasion de travailler ce matin, Louisa. J'étais à Coney Island…

David boit une gorgée de Cristal.

– J’ai été contacté par Mrs Carlson, l’ancienne directrice du foyer qui a été limogée lors du « décès » de Sacha.

– Mais je croyais qu’elle avait refusé de te parler lorsque tu avais voulu l’interroger, il y a dix ans ?

– C’est vrai, mais la nouvelle de l’attentat dont j’ai été la cible lui a visiblement fait changer d’avis.

David me raconte l’entrevue en détail. Mrs Carlson l’a reçu autour d’un thé, dans son petit appartement de Coney Island.

– Elle n’a jamais réussi à quitter le quartier après… l’« événement », comme elle l’appelle. La culpabilité de ne pas avoir vu la détresse de Sacha ni pu la sauver la ronge depuis tout ce temps.

– Mais elle n’est pourtant pas responsable !

– Eh bien, c’est un peu plus compliqué que ça… Tu te rappelles la lettre qu’a laissée Sacha ? Dedans, elle y faisait mention de mauvais traitements

qu’elle avait subis au foyer.

– Oui, je m’en souviens.

J’avais lu une coupure de presse à ce sujet, lorsque je menais moi-même ma propre enquête.

– Mrs Carlson, avant de la remettre aux enquêteurs, en a fait une copie. C’était entre autres ce document, qui la désigne indirectement comme responsable, qu’elle souhaitait me remettre.

– Tu l’as sur toi ?

David hoche la tête et me tend le papier, dont je me saisis avec une grande prudence. Délicatement, je déplie cette photocopie et découvre une écriture déliée, penchée, qui semble révéler un caractère romanesque.

– Tu vois le soin apporté au tracé des lettres ? Si tu décidais d’en finir, est-ce que tu prendrais le temps d’écrire comme ça ?

Je dois bien admettre que non. Si je

devais trouver le courage de mettre fin à mes jours, je jetterais rapidement quelques mots sur le papier avant de…

– Lis à haute voix pour moi, Louisa.

Je m'éclaircis la gorge :

– « Je ne sais à qui adresser cette lettre. Avant de partir, on songe généralement à sa famille, mais moi je n'en ai pas. J'avais des amis mais aujourd'hui, ils me semblent si loin… Certains ne sont plus à mes côtés et je me sens abandonnée. Depuis près d'un an, ma vie est devenue un cauchemar, et mes nuits sont sans repos. Il y a ici un homme qui cherche à me détruire et je crois qu'il y est enfin parvenu. Je ne peux plus vivre, plus dans ces conditions, la peur au ventre. Chaque jour, je m'éteins un peu plus. Je ne renonce pas à la vie : je suis déjà morte. Mon corps est meurtri et mon cœur brisé. Je quitte ce monde, certaine de trouver la paix dans l'au-delà. Dites à Judith qu'elle a été une sœur pour moi et que je l'en remercie. Dites à mon frère

de ne pas me pleurer trop longtemps.
Dites à David… Il y a trop à lui dire.
Alors mettons seulement qu'avec lui,
j'aurais aimé avoir plus de temps et
l'occasion de grandir. Je suis soulagée
de savoir que tout ça prend fin
aujourd'hui. Sacha. »
Ma voix est étranglée par l'émotion.
Que doit ressentir David en ce moment ?
Cette lettre me bouleverse tant ! Il a dû
être dévasté en la découvrant ce matin.
Je voudrais le prendre dans mes bras,
que nous soyons seuls au monde en cet
instant pour que je puisse le consoler.
– Comment vas-tu ? Comment as-tu
réagi en la lisant chez Mrs Carlson ?
– Je connaissais déjà cette lettre,
Louisa : j'ai des contacts dans la police.
Ceci n'est pas la copie de Mrs Carlson
mais la mienne.
Je m'étonne :
– Mais alors votre entrevue n'a rien
donné ?
– Au contraire… Figure-toi que dans
le dossier d'instruction se trouvait un

autre élément sur lequel je n'avais jamais réussi à mettre la main : le journal intime de Sacha. Et pour cause ! Celui-ci avait mystérieusement été égaré peu de temps après le début de l'enquête. Ça fait dix ans que je remue ciel et terre pour le retrouver. Or, j'ai appris ce matin que c'est Mrs Carlson qui l'avait eu tout ce temps en sa possession !

– Comment ?

– En tant que responsable de l'institution, elle souhaitait se disculper. Elle a décidé de le subtiliser et de découvrir à qui Sacha faisait référence dans sa lettre. Elle n'arrivait pas à croire qu'il s'agisse d'un membre de son équipe. Mais une fois le journal en sa possession, elle a dû se rendre à l'évidence…

David m'explique que, découvrant les mauvais traitements dont Sacha a été la victime dans l'enceinte de son établissement, Mrs Carlson a décidé de faire disparaître ce carnet.

– D’où sa culpabilité tout ce temps…

Je comprends mieux.

– Oui, en commettant cette faute, Mrs Carlson s’est rendue coupable d’entrave à la justice. Mais quinze ans ont passé : il y a maintenant prescription pour ce délit.

– Et ce journal, elle l’a encore ?

David brandit le carnet qu’il examinait à mon arrivée.

– Le voici, Louisa.

Je retiens mon souffle.

– Alors ? Sacha y donne le nom de son tortionnaire ?

David a soudain l’air abattu.

– Non, rien hélas. Elle y fait souvent mention, mais elle l’appelle « l’Ogre ». Regarde, ici par exemple…

David me montre un extrait.

« Ce matin, l’Ogre m’attendait à la sortie des douches. Il m’a dit que si je

racontais à quiconque ce qui s'est passé cette nuit, il s'en prendrait à Judith. Pour être certain que je reçoive le message, il a éteint sa cigarette sur mon bras. Je ne sais plus quoi faire ! Je suis désespérée. Comment mettre fin à ce calvaire ? »

Je frissonne, épouvantée. David tourne les pages. Il veut m'en montrer plus.

– Regarde… Là également…

Je m'empare de ce petit carnet relié à la couverture en moleskine.

« Je ne suis pas certaine de pouvoir endurer ça plus longtemps. Bientôt, David retournera vivre avec sa famille. Mais il reste Judith et Gary que je dois protéger : si je parle, l'Ogre s'en prendra à eux. »

Je lève vers David un regard embué. Quel calvaire cette jeune fille a dû vivre ! Je n'ose l'imaginer.

– Retourne le carnet Louisa. À la dernière page…

Je m'exécute.

– Tu vois, cette liste de noms ?

Il y a en effet une dizaine de noms,

tous à consonance russe. Trois d’entre

eux

sont

suivis

d’un

point

d’interrogation.

L’un

est

même

souligné : Igor Kanaïev.

– Très souvent, les initiales « I.K. »

reviennent dans les dernières pages du

journal. Regarde, ici par exemple. « I.K.

m’a contactée ce matin. Il dit qu’on va

bientôt pourvoir agir. Mais qu’est-ce

que ça veut dire, « bientôt » ? Les

minutes, ici, sont des heures. » Et

regarde, là : encore les mêmes initiales !

« I.K. est passé devant la grille tout à

l’heure. Il m’a remis les papiers et

demandé de me tenir prête. » Louisa,

cette page date de trois jours avant la

lettre de suicide de Sacha. Je suis certain que ça a un rapport ! Je suis certain que « I.K. » désigne ce fameux Igor Kanaïev. Il faut que je retrouve cet homme à tout prix. Je n'ai jamais été aussi près du but !

– David… Tu devrais montrer ce carnet à l'inspecteur Stinson. Je me trompe peut-être mais j'ai un bon pressentiment à son égard : je suis certaine qu'il peut t'aider.

– Il s'agit d'une pièce à conviction que j'ai obtenue illégalement : si je la lui montre, il va me la confisquer ! Or, j'en ai besoin. Ce journal ne m'a peut-être pas encore révélé tous ses secrets…

4. La boîte de jazz

David passe la journée du lendemain à éplucher le carnet de Sacha, assis sur le canapé du salon de notre suite. Il prend des notes, cherche à identifier certaines personnes sur le Net. Je sens bien qu'être dans cet hôtel cinq étoiles le met de mauvaise humeur, qu'il préférerait être chez lui, à son bureau.

– Il me faut mes dossiers ! Comment est-ce que je peux recouper les informations qui sont là avec celles que j'ai déjà collectées sans mes dossiers ?

Afin de ne pas le déconcentrer, je me replie vers la chambre. Moi aussi j'ai à faire : je dois trancher entre NYU et Columbia. Les lettres d'acceptation devraient arriver demain, après-demain au plus tard. Je ne sais pas quoi faire. J'épluche le programme des cours pour faire un choix avisé. Tout est tentant. L'enseignement de Columbia me semble plus proche de celui de la Sorbonne : au moins, je ne serais pas perdue. D'un autre côté…

Je me prends de nouveau à rêver de NYU, de cours de *creative writing*, de dissertations sur les poèmes de T.S. Elliot, d'ateliers de dramaturgie… Bon, j'en ai marre, jamais je n'arriverai à trancher : je décide de remettre mon sort entre les mains de ma meilleure amie, Barbara.

J'ouvre mon ordinateur et me

connecte

à

Skype.

Heureusement,

Barbara est en ligne ! Il doit être près de

minuit à Paris, j'espère qu'elle va

décrocher ! Je lance l'appel vidéo.

– Hello, Loulou !

– Salut Babs ! Comment vas-tu ?

– Oh ! ma belle, je suis é-rein-tée.

J'ai enfin fini tes cartons aujourd'hui,

j'expédie tout chez le transporteur

vendredi. Il faut encore que j'organise le

dispatch : ce qui part à New York, ce

qui va chez tes parents… J'ai pris

rendez-vous avec ton propriétaire pour

l'état des lieux et ne t'en fais pas, je

compte bien récupérer ta caution. Mais

bon sang, je suis vannée. J'allais me

faire un film, là, et m'endormir sur le

canapé.

– Oh ! j'aimerais tellement être avec

toi ! Tu regardes quoi ?

– *Quand Harry rencontre Sally* . On

ne se lasse jamais des classiques.

– Tu me manques tellement, Babs ! Et tu ne peux pas imaginer à quel point je te suis reconnaissante de tout ce que tu fais pour moi.

– Hey, ne t'en fais pas Lou. Je le fais de bon cœur. Ça m'empêche de trop penser au fait que tu vas me manquer.

– Tu viendras me voir ?

– À New York ? Un peu, que je vais venir te voir ! D'ailleurs, tu sais dans quelle fac tu seras ?

– Pour tout te dire, Babbie, c'est un peu pour ça que je t'appelle. J'aurais besoin de ta sagesse légendaire, une fois de plus.

– Ah, tu vois que même de l'autre côté de l'Atlantique, tu ne peux pas te passer de moi. C'est peut-être David l'homme de tes rêves, mais moi, je suis la femme de ta vie.

Je lâche un petit rire, mais des larmes d'émotion me montent aux yeux.

Entendre sa voix me rappelle à quel point je l'adore.

– Bon, alors, dis-moi tout : qu'est-ce

qui te chiffonne ?

– Je ne sais tout bonnement pas quelle fac choisir ! Que ce soit à NYU ou à Columbia, j'ai eu l'impression que l'entretien n'était qu'une formalité…

– Tu m'étonnes ! Major de khâgne à Henri IV, Major de DEUG à la Sorbonne : ils seraient fous de ne pas te vouloir !

– Le souci, c'est que les deux facs ont leurs avantages et, pour ainsi dire, aucun inconvénient !

– Ah oui, pour peser le pour et le contre, ce n'est pas facile en effet.

Barbara observe un moment de silence.

– Bon, pour être honnête Loulou, à mon sens, la question ne se pose pas.

– Comment ça ?

– Tu sais, cette chose que je te dis souvent ? Que quelle que soit la décision que tu dois prendre, il faut écouter ce que te dicte ton cœur ?

– Oui.

– Eh bien pour une fois, ne m'écoute

pas.

On peut dire que Barbara sait ménager ses effets !

– En amour, ma biche, en amitié, dans son art, avec sa famille, il faut vivre dangereusement. Mais les études, c'est un sujet sérieux. C'est cinq à huit ans de ta vie, pas plus. Des années qui vont soit t'ouvrir des portes, soit les fermer. Or, il n'y a pas plus grand sésame en ce monde qu'une fac de l'Ivy League. Franchement, quelles que soient les qualités de NYU, tu devrais choisir Columbia.

– Mais j'ai l'impression que NYU me ressemble plus. Là-bas, je me dis que je pourrais m'épanouir.

– Tu veux t'épanouir ? Fais du Yoga, mange bio, inscris-toi à un atelier de poterie et diminue ton empreinte carbone. Mais va à Columbia.

J'éclate de rire. Barbara ramasse une peluche sur son lit et la jette vers sa webcam pour faire mine de me viser.

– Cesse de te moquer et écoute-moi,

andouille ! Tu as vingt-deux ans, ce qui fait de moi ton aînée et ton mentor. Alors ouvre bien tes oreilles et retiens ceci : tu as peut-être l'impression de savoir ce que tu veux aujourd'hui, mais tu vas avoir encore mille vies, Louisa Mars. Danseuse étoile, voleuse de chevaux, secrétaire d'État, pâtissière… Que sais-je encore ! Aujourd'hui, tu es convaincue que seule l'édition t'intéresse mais demain, tu préféreras peut-être travailler dans le commerce. Tu ne sais pas de quoi ton avenir sera fait, et tu ne peux pas hypothéquer sur la femme que tu vas devenir. En allant à NYU, tu vas rester dans ta zone de confort. Tu vas écrire, tu vas lire, tu vas rencontrer des gens passionnants qui ont

les mêmes centres d'intérêt que toi.
Mais après ? Une fois que tu seras dehors, dans le *vrai* monde ? Avec Columbia sur ton CV, tu pourras faire tout ce que tu veux ou presque. Alors oui, selon moi, la question ne se pose pas.
J'écoute attentivement ce que me dit mon amie. Je crois qu'une fois de plus, elle a raison. Personne ne dit non à Columbia.
– Merci Babs. Je crois que c'est un bon conseil. Je vais le suivre. Et toi alors, comment vas-tu ?
– Arf, moi ? J'erre dans Paris à la recherche de quelqu'un pour te remplacer. Je traîne aux jardins du Luxembourg et aborde toutes les filles pâlottes qui lisent Proust sur un banc pour leur demander : « Excusez-moi, je m'appelle

Barbara,

je

suis

pédopsychiatre

et

je

cherche

actuellement une meilleure amie :

seriez-vous disponible ? »

– Arrête idiote, tu vas me faire

pleurer.

– Bon, bon, OK… J'ai beaucoup revu

Philippe ces derniers temps.

Tiens, tiens… Philippe, son ex.

– Il tente un come-back ?

– Je l'ignore. Il est toujours avec sa

nouvelle copine, la grande asperge qui

fait du 34, mais l'autre jour il m'a

invitée à dîner.

– C'est que ça doit lui manquer, de

voir une femme manger.

Barbara et moi gloussons de bon

cœur.

– Oh ! Barbara… Ce que tu me

manques…

Je raccroche et m'aventure dans le salon pour annoncer à David que je suis enfin décidée. Il a l'air d'humeur encore plus sombre qu'il y a une heure. Dès qu'il m'aperçoit, il tend ses bras vers moi.

– Mon ange… Viens sur ce canapé, à côté de moi. Je crois que j'ai besoin d'une pause.

– Tu veux que je te masse les épaules ?

Il m'attire à lui et me fait basculer sur ses genoux.

– Je connais un autre moyen de me détendre…

Je fais mine de me débattre en m'exclamant :

– Vous n'y pensez pas ? Le personnel de chambre pourrait nous surprendre…

– C'est bien ce que j'espère.

Nous nous embrassons langoureusement. Je sens des frissons remonter le long de mon cou. Je caresse

les épaules musclées de David. Avec
ses bras autour de moi, j’ai l’impression
d’être
minuscule.
Mes
baisers
redoublent d’ardeur. J’aurais envie de
partir à la dérive… David me fait
basculer sur le canapé et m'embrasse de
plus en plus fougueusement. J'en oublie
toutes nos obligations et me laisse
aller…
Nous reprenons nos esprits une heure
plus tard, allongés sur le sol du salon,
l'un contre l'autre. Je m'étais assoupie,
exténuée, mais David me réveille d'un
baiser profond et brûlant. Mes lèvres
collées aux siennes, avec une voix qui
invite à tout sauf à la raison, je lui
susurre :
– David… Je crains qu’il ne faille
nous préparer à rejoindre ton cousin…
David
se
laisse

retomber
sur
l'épaisse moquette et se passe une main
sur le visage.
– Sandro… Je l’avais oublié.
Les relations entre David et son
cousin ont été tendues ces derniers
temps. David lui a beaucoup reproché
de m’avoir laissée boire quasiment
jusqu’au coma un soir où nous étions
sortis en boîte. Mais depuis que Sandro
m’a aidée à orchestrer ma petite mise en
scène de l’Empire State Building, David
a décidé de lui pardonner. Par contre,
c’est la perspective de dîner avec Chloe
Armant, l’amie d’enfance de Sandro, qui
ne l’enchante pas.
– Louisa, je suis à deux doigts
d’annuler… Je n’ai pour l’instant trouvé
aucun des noms sur cette liste…
Il me montre, désemparé, le journal
de Sacha.
– Je t’assure : j’ai cherché sur le Web
et rien. J’ai vérifié les casiers
judiciaires auprès de mon contact chez

la police : rien. J'ai même piraté le site de la Sécurité sociale : rien. Soit ces noms ont été inventés, soit ces types n'existent sur aucun fichier administratif.

– Comme des sortes d'espions ?

David acquiesce.

– OK, je comprends que tu sois frustré… Mais tu n'arriveras à rien de plus ce soir. Prendre l'air te fera du bien ! Et puis tu sais à quel point ça compte pour Sandro. Franchement, après tout ce qu'il a fait pour te prouver son attachement, ce serait cruel de le décevoir à ce point.

– Je suppose que tu as raison. Très bien, très bien… Où est-ce que la femme de chambre a rangé mon smoking, déjà ?

Lorsque je sors de la salle de bains, David pousse un petit sifflement admiratif.

– Ma robe te plaît ? Elle vient de chez Bendel.

Il s'agit d'une robe bustier couleur tournesol. Je l'agrémente d'un petit boléro en lapin blanc car les nuits

commencent à se rafraîchir.

– Ce n’est pas la robe qui me fait cet effet, mais je dois bien admettre que tu ressembles à une véritable New-Yorkaise. Tu as l’air tout droit échappée de… Comment s’appelait cette série déjà ? Celle dont toutes les filles sont folles, avec les quatre copines obsédées par la mode ?

– *Sex and the City* ?

– Voilà, c’est ça.

Je fais un tour sur moi moi-même pour me laisser admirer mais David m’attrape au vol et me soulève comme si je ne pesais rien. Il m’étreint.

– Tu es si belle… Cette robe n’a d’intérêt que pour le plaisir que je vais prendre à l’enlever…

Une fois de plus, je suis tiraillée entre mon désir pour David et mon sens du devoir. Si seulement nous n'étions pas attendus ! Garder la tête froide, quand il me dit ce genre de chose, est une torture. Mais nous sommes déjà terriblement en retard. Et puis dans le

fond, l'idée de passer la soirée en public tout en sachant ce que David a véritablement en tête est assez excitante…

Nous appelons un taxi pour nous rendre à *Per Se*, le restaurant où nous avons rendez-vous.

– Tu ne te déplaces plus en limousine, David. Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as peur à cause de l'attentat ? Il y a un risque que quelqu'un tente de piéger ta voiture ?

– Ce n'est pas ça mais… j'ai préféré donner quelques congés à Gary. Je t'expliquerai tout ça ce week-end, lorsqu'on sera à Nantucket. Pour l'instant, souris : la tornade Chloe fonce droit sur toi !

– Louisa, chérie… Ta robe est sublime ! Viens, nous sommes installés là-bas. Ça a été la guerre pour obtenir

une table. Avec la Fashion Week, la ville entière est envahie ! Les mannequins vont brûler leurs calories en club et les éditrices mode se consolent en mangeant : les restaurants sont as-sié-gés.

Alors que nous nous approchons de la table, Sandro se lève, les bras grands ouverts.

– Loulou ! Comment va mon étudiante préférée ?

– Eh bien, elle étudie, figure toi. Elle étudie même avec le plus grand sérieux !

– Et qu'étudies-tu, belle enfant ?

– Les programmes de cours des facs que je vise. Mais dans l'immédiat, je vais oublier tout ça et étudier le menu.

– Sage décision !

Sandro serre David dans ses bras.

– Le champagne est déjà sur la table. Chloe et moi n'avons pas eu la patience d'attendre.

Chloe pousse un petit gloussement :

– J'espère que vous ne nous en voudrez pas ! J'ai insisté pour faite

sauter le bouchon avant votre arrivée
mais j'avais besoin d'un remontant.
Cette semaine est harassante. Moi aussi
j'étudie : de défilé en défilé, je dois
deviner ce qui rendra New York fou
d'ici à l'été et évaluer le nombre de
kilos que j'aurai perdus d'ici là, afin de
passer commande. C'est un mélange tout
à fait complexe de probabilités et de
voyance. Mais le pire de tout, c'est
qu'on me force à converser avec des
créateurs.
Vous
connaissez
plus
déprimant qu'un créateur, vous ?
Ça y est, Chloe est lancée. Nous
prenons place autour d'elle.
– Tous ces garçons mal dans leur
peau qui idolâtraient leur maman
lorsqu'ils étaient enfants, toutes ces
filles ingrates à qui l'on refusait des
vêtements de marque… Tous, sans
exception, deviennent stylistes. C'est un
mé ti e r *complètement* motivé par le

ressentiment. Ça ne les rend pas très agréables à fréquenter…

Chloe pousse un soupir faussement exténué. David lève discrètement les yeux au ciel. Sandro coupe court : il commence à nous parler de ses projets pour l'année à venir.

–

J'ai décidé d'étudier les mathématiques. Je ne peux pas rester oisif une année de plus. Je crois que j'aimerais bien marcher dans les traces de mon père, travailler dans la finance… Son pontage m'a vraiment fait réfléchir… Dans la vie, on ne sait jamais ce qui peut se passer. S'il lui arrive quelque chose, je veux être prêt à prendre sa suite.

Il me fait un clin d'œil.

– On va peut-être se croiser à Columbia, qui sait ?

Cette remarque semble déplaire à

Chloe.

– Tu ne sais même pas si c'est là que Louisa va aller ! Les lettres d'admission ne sont pas encore arrivées Sandro ! Et puis il n'y a qu'à connaître Louisa pour comprendre : elle est bien plus à sa place à NYU qu'à Columbia, c'est son côté hippie.

Euh… Alors ça, je ne sais pas comment je dois le prendre. C'est vrai que je suis plutôt fille de babas que fille à papa, mais je ne suis pas certaine que dans la bouche de Chloe, cette remarque soit un compliment.

– Pour être honnête Chloe, le doyen m'a confié qu'il serait ravi de m'accueillir dans son établissement. Et je penche plutôt pour Columbia que pour NYU…

Sandro s'exclame avec enthousiasme :

– Super, on se croisera dans les couloirs alors ! Mon père fait partie des

donateurs de la fac, je suis quasiment certain d'être admis moi aussi.

Cette remarque me gêne. Sandro est un garçon si sensible, si intelligent ! Quel dommage qu'il se sente obligé de faire jouer ses relations pour entrer à Columbia : je suis certaine que si le doyen le rencontrait, il aurait toutes ses chances d'intégrer le programme de sciences sans piston.

– Oh ! regardez !

Chloé nous interrompt et désigne du menton une femme qui vient d'entrer dans le restaurant. Elle doit avoir dans les cinquante ans mais c'est difficile à dire : malgré ses cheveux courts, elle cache son visage derrière d'énormes lunettes de star.

– C'est Angie Winter, la rédactrice en chef du magazine *Wave*… Sa spécialité, c'est de balancer des vacheries à tout le monde sur le ton du

compliment. Une fois, je l'ai entendue dire à l'une de ses assistantes : « Tu es tellement admirable que tout le milieu tente de prendre exemple sur toi : c'est pour ça que les rondes reviennent à la mode. »

Je pouffe, à la fois ravie et horrifiée. J'adore ce genre de bons mots, c'est mon péché mignon.

– Tout à l'heure, à l'after-show du défilé Valencio, je l'ai distinctement entendue réclamer un verre d'eau car elle était « à deux doigts de la crise d'hypoglycémie ».

Cette fois c'en est trop : je pars dans un fou rire. David lance des regards inquisiteurs à Sandro.

– Je ne comprendrais jamais l'intérêt des femmes pour les potins de la mode. C'est tout de même étrange…

Sandro le rassure :

– Ne t'en fais pas, tout ce barnum prend bientôt fin pour toi. Vous partez quand à Nantucket ?

– Demain, dès que le jet sera prêt.

– Et vous restez combien de temps ?

– Juste pour le week-end.

– Tant mieux ! Cela veut dire que vous serez de retour pour ma petite sauterie.

Chloe tend l'oreille :

– Quelle sauterie ?

– J'organise une soirée pour célébrer le rétablissement de mon père. Buffet garanti sans cholestérol, quatuor à cordes, feu d'artifice tiré sur le toit. Ses associés seront là. Ça me ferait plaisir que vous veniez, les tourtereaux.

À ces mots, Chloe se décompose.

C'est vrai que c'est un peu dur de la part de Sandro de parler de la soirée devant elle sans même songer à l'inviter.

D'autant que si les associés d'Emilio LaGuardia sont là et qu'on tire un feu d'artifice, ce n'est pas vraiment une fête de famille… Mais enfin, de là à blêmir à ce point ? Parfois, je me demande si elle n'en pincerait pas un peu pour Sandro…

Mais je n'ai pas le temps de m'attarder sur la réaction de Chloe, car

celle de David m’interpelle plus encore. Son visage est de nouveau complètement fermé. Je ne l’avais pas vu dans cet état de tension depuis la nuit où il m'a enfin parlé de son terrible passé. Mais il faut dire que David n’a jamais pardonné à Emilio d’avoir mis tant de temps à lancer la procédure d’adoption. Et vu qu’entre eux, le sujet est complètement tabou, ça ne risque pas de s’arranger un jour ! Il va pourtant falloir qu’ils règlent leurs problèmes une bonne fois pour toutes. Sinon, David ne pourra jamais aller de l’avant. Je réponds donc à sa place :

– Nous en serions enchantés, Sandro.

David me lance un regard noir mais mon sourire le désarme, et le dîner suit son cours, entre mets succulents et vins à tomber. Lorsque le dessert est terminé, Chloe propose d’aller en boîte. C’est une idée bizarre : elle sait que David déteste ce genre d’endroits, où la musique est trop forte. D’ailleurs, il me jette un coup d’œil interrogatif : je lui

fais comprendre, d'un battement de cils, que ça ne me dérange pas qu'il décline.

– Je suis désolé, Chloe, mais je suis épuisé et nous partons demain… Il vaut sans doute mieux que nous rentrions…

– Aucun problème David !

Je la crois sans peine : elle a l'air plutôt ravie à l'idée qu'on ne les suive pas. Sans doute a-t-elle envie de se retrouver en tête à tête avec Sandro. Oui, plus j'y pense, plus je me dis qu'elle a le béguin pour lui.

Le turbulent cousin de David s'exclame :

– Tu ne vas pas nous enlever Louisa ! Les soirées sont toujours moins drôles sans elle. Et puis, sérieusement, tu as vu cette robe ?

Sandro imite la voix d'Angie Winter pour déclarer :

– La laisser dans son placard serait crimineeeel !

Il propose donc un compromis.

– Bon, le club, je comprends que ça ne vous tente pas… Mais je connais une

boîte de jazz à trois blocs d'ici, où la musique est divine et les cocktails à tomber. Ça vous tente ?

Un club de jazz, c'est beaucoup plus l'univers de David. Nous acceptons de bon cœur.

Nous entrons au *Sunset* et constatons rapidement que Sandro n'a pas menti : on se croirait à Chicago dans les années 1920 ! La lumière tamisée, les boiseries, les fauteuils clubs… J'ai l'impression d'être dans les Années folles !

Le *Sunset* se trouve au sous-sol d'un immeuble d'apparence ordinaire. Il faut un mot de passe pour entrer. Tout ce mystère m'enchante. Vu que le lieu est privé, les gens s'autorisent à fumer. En temps normal, ça me gênerait, mais là, ça colle bien à l'ambiance. Je commande un Black Widow et vais m'asseoir juste sous la scène pour écouter le trompettiste qui se produit en ce moment.

My Funny Valentine…

Les trois autres me rejoignent

rapidement. Nous sommes saisis par le talent du musicien, suspendus à son souffle. Personne, à notre table, ne pipe mot. C’est pourquoi nous sommes tous choqués quand la femme derrière nous décroche soudain son portable. Avec une vulgarité inouïe, elle se met à pérorer au téléphone.

– Chiarrrroooo ! s’exclame-t-elle, en roulant les « r » d’une façon exagérée.

Nous nous retournons comme un seul homme pour regarder dans sa direction.

Chloe me chuchote :

– C’est Donna Albertini, la célèbre directrice de la maison Albertini.

Elle ? Cette brune vulgaire, défigurée par le botox et les injections de collagène, dirigerait la plus grande maison de couture italienne ? Je n’arrive pas à y croire !

Donna Albertini continue, sans se soucier de nos regards interloqués, sa petite conversation.

– Ma, tou sais bien che je né bois pas dé champagne après le défilé : ça n’a

aucun intérêt, lé champagne gratouit. Si, si… Jé loui ai dit que sa collezione était laide, mais que le laid revenait à la mode, comme dans les années 1990 : il a eu l'air contente… C'est insupportable. Les autres clients ne semblent pas s'en offusquer, mais comme elle est juste derrière nous, ça nous gâche tout le plaisir. Quel culot ! Pour un peu, je me sentirais d'humeur à faire un scandale ! Je me penche vers David.

– Je crois que j'en ai assez entendu pour ce soir. Revenons une autre fois au *Sunset*, d'accord ?

Il me prend la main et me sourit.

– D'accord, on rentre… Mais uniquement si tu me promets de garder tes talons aiguille une fois arrivés à l'hôtel.

5. Départ pour Nantucket

Je me réveille et entends, au loin, David pianoter sur son ordinateur. Je sais maintenant distinguer les bruits qu'il fait lorsqu'il travaille : quand il tape lentement, c'est qu'il est en pleine recherche. Dès que le rythme s'accélère, comme ce matin, c'est qu'il écrit.

Je m'étire, mets de l'ordre dans mes cheveux, puis décroche le téléphone mural pour appeler le service de chambre.

– Oui, bonjour, ici Louisa Mars, de la suite royale. Je voudrais commander un petit déjeuner. Des toasts, votre œuf à la coque aux truffes noires, un bol de céréales, du Lapsang Souchong de chez Mariage Frères, une orange pressée… Ce sera tout merci.

En attendant que l'on m'apporte tout ça, j'ouvre mon ordinateur et me connecte au blog de John Doe. OK, je l'avoue : depuis que j'ai découvert ses chroniques, suite au bal masqué du comte et de la comtesse de Valette, je suis devenue accro à ses récits des nuits

new-yorkaises. La presse *people*, ce n'est pourtant vraiment pas mon truc mais là, il y a dans sa plume un mordant qui me séduit. Je ne cesse d'espérer que ce John Doe gagne un peu en profondeur : il ferait un écrivain fabuleux ! Du genre que j'adorerais publier. Le nouveau Truman Capote !

Un post en particulier attire mon attention : il est consacré à Donna Albertini. Je clique sur le lien et le texte s'ouvre en entier :

« Vue hier : Donna Albertini au "Sunset".

Les venues de Donna à New York sont toujours pour moi un véritable événement et une grande source de joie. C'est en l'écoutant parler que j'ai l'impression de mieux cerner mon époque – il faut toujours écouter ses ancêtres. Et à l'écouter parler, hier, j'ai bien été forcé de le faire : cette grande dame de la couture a cru bon de passer sa soirée pendue au téléphone, recouvrant de sa voix nasillarde la

musique du club.

De la gratuité du champagne au travail des enfants, tous les grands sujets de société ont été passés en revue. J'ai entre autres découvert que Donna va mal depuis qu'on la force à travailler avec des modèles de plus de douze ans. « Il faut tout refaire sur Photoshop, c'est une ignominie : la puberté est la première cause de graisse chez la femme. » Nous voilà éclairés, Donna.

Également au "Sunset", j'ai pu apercevoir David Fulton, le célèbre écrivain, plutôt connu pour éviter les mondanités. Il faut dire que la Fashion Week est pour lui une excellente occasion de renouveler son stock de petits copines mannequins. Est-ce la profession qu'exerce la jolie brune en robe jaune qui se trouvait à son bras ? Je l'ignore encore, chers lecteurs, mais je vais tout faire pour le découvrir… »

J'examine la photo prise sur le vif de David et moi en rosissant de plaisir,

assez contente qu'on puisse me prendre pour un top model. Nous sommes tous les deux main dans la main, en train de marcher vers la sortie. Nous nous tournons une dernière fois vers Sandro, à qui je fais un petit signe de la main. Où donc pouvait bien être assis John Doe ? Pas loin de notre table, vu l'angle de la prise de vue. C'est sans doute pour ça qu'il n'a pas perdu une miette de l'insupportable conversation de Donna Albertini. En tout cas, je suis flattée d'être la cible de son intérêt. Peut-être que je commence à être à ma place, à Manhattan ?

C'est en tout cas ce que je me dis en terminant mon petit déjeuner et en préparant ma valise pour Nantucket. Petites robes, maillot de bain, capeline, crème solaire, serviette de plage… je sens que ce week-end va être fabuleux.

« Ils nous faut un endroit paisible, rien qu'à nous », m'a dit David en me montrant sur Internet les photos de la villa qu'il a louée. « L'hôtel, ça va bien

deux minutes, mais tous ces gens dans les couloirs, ces femmes de chambres qui frappent de manière inopinée, ces voisins bruyants, ça manque un peu d'intimité. » Je vois ce qu'il veut dire. Ce n'est pas une question de vie privée, juste de se sentir chez soi quelque part.

David passe la tête par l'encadrement de la porte.

– Prête ?

Je hoche la tête. Il s'approche de moi, fait remonter sa main le long de ma cuisse découverte par mon micro-short.

– Comment veux-tu que je me tienne tranquille dans l'avion si tu t'habilles comme ça ?

– Qui t'a parlé de rester tranquille ?

Je lui fais un clin d'œil.

– C'est bien un jet *privé* ?

Puis je passe devant lui et quitte la chambre en roulant exagérément des hanches.

Nous arrivons à l'aéroport privé et grimpons dans

le

jet.

L’équipe

commence à me connaître.

– Bonjour, mademoiselle Mars.

– Bonjour, Cindy.

Comme j’ai gagné en aisance depuis

l’été ! Même si certains jours, il fait

encore une chaleur torride à New York,

on sent que l’automne gagne du terrain.

Je me laisse tomber sur un fauteuil en

cuir beige et sors de mon sac Hermès un

exemplaire de *Wave*.

– « Test : êtes-vous faits l’un pour

l’autre ? »… On le fait ?

David me sourit.

– Je n’ai pas besoin d’un magazine

pour me dire que nous sommes des

âmes-sœurs, Louisa.

– Hum, ça c’est ce que tu penses…

Voyons voir... Première question :

« Votre avenir, vous l’imaginez plutôt :

1/ Avec une maison, un chien, des

enfants ; 2/ À faire la fête aux quatre

coins du monde ; 3/ À travailler la terre

dans une communauté agricole de l'Ohio » ?

– J'adore les chiens et les enfants, la campagne ne me fait pas peur, je voyage déjà aux quatre coins de monde. Question suivante ?

Je fais mine de le frapper avec mon magazine roulé en cylindre.

– Tu ne prends pas ce test de compatibilité au sérieux !

– Au contraire ! Mais j'ai bien trop peur que *Wave* ne te fasse prendre conscience de la triste vérité : nous sommes destinés à nous séparer, tu es beaucoup trop bien pour moi.

Je glousse.

– Vil flatteur… Allez, joue avec moi !

Mais à peine avons-nous le temps d'oublier nos fausses chamailleries pour un tendre baiser que déjà le jet amorce sa descente. Après tout, Nantucket n'est qu'à 200 miles.

Lorsque nous arrivons à la Villa Dionis, il est seulement 11 h 30. Le taxi

dépose nos valises dans l’entrée pendant que j’explore la maison. J’entre par le porche, traverse le hall et me retrouve dans le vaste salon au parquet blanc. La décoration épurée mélange mobilier vintage et industriel, si bien qu’on se croirait dans un loft de Brooklyn. La pièce est immense, au moins 200 mètres carrés. Elle s’étale sur tout le rez-de-chaussée et contient un coin salon, un coin salle à manger et une cuisine ouverte.

À l’étage se trouve la chambre, immense et claire, bordée d’une large terrasse. Lorsque je pénètre à l’intérieur, je ne peux cacher ma joie.

– Oh ! David, une cheminée ! Quel dommage que nous ne soyons pas en hiver.

David s'approche de moi et m'enlace.

– Dommage en effet. J'aurais adoré pouvoir te faire l'amour des heures durant sur cet épais tapis pendant qu'un feu crépite. Mais j'ai peut-être une idée pour compenser ça…

Il m'entraîne vers la salle de bains et ouvre la porte. Je pousse un petit cri :

– Un jacuzzi !

– Deux jours de détente, c’est peu. Après ce que nous avons traversé ces derniers jours, j’ai voulu faire les choses bien. Tu veux voir le jardin ?

J'acquiesce et redescends au rez-de-chaussée. Je trotte jusqu’à la baie vitrée, qui donne sur l’océan. Je l’ouvre, avance de deux pas. Les herbes hautes chatouillent mes mollets. À moins de vingt mètres, la plage est là, qui me tend les bras. Folle de joie, je me mets à courir. Dieu, que la mer m’a manqué cet été !

C’est alors que j’aperçois un petit embarcadère, auquel est amarré un Zodiac.

– David, viens voir !

David me rejoint.

– Un bateau ! On pourra en faire s’il te plaît ?

David rit.

– Si tu veux, Louisa. Mais j’imagine

que tu préférerais naviguer sur ce type d'embarcation…

Son doigt pointe en direction du large, vers un beau voilier d'environ huit mètres.

– Oh ! j'adorerais… Tu sais comme j'aime la mer !

– Vrai ? Et si je te disais que le *Lullaby*, que tu vois devant toi, est à nous pour le week-end ?

– Tu es sérieux ? !

– Tu me connais : je suis *toujours* sérieux.

Je me jette à son cou et commence à l'embrasser.

– Je n'arrive pas à y croire !

– Le Zodiac ne sert qu'à rejoindre le *Lullaby*, Louisa. On peut y aller dès maintenant si tu veux. On enfile nos maillots, on attrape notre pique-nique, et à nous l'océan !

Je prends le soleil sur le pont du voilier. Nous sirotons un cocktail de fruits frais.

– À ce délicieux week-end.

– Le début d’une longue série,
j’espère.
David m’embrasse.
– Louisa, je suis tellement soulagé de
t’avoir tout dit de mon passé ! C’est
incroyable comme je me sens enfin léger
depuis que je me suis ouvert à toi. Mais
il faut cependant que je t’avoue une
chose : je n’ai pas encore averti Gary et
Judith que je t’ai mise au courant.
J’aimerais le faire moi-même, si tu n’y
vois pas d’inconvénient.
– Bien sûr que non ! Ce sont tes amis,
et je me garderais bien de m’immiscer
dans votre relation mais… tu n’as pas
peur de leur réaction ?
– Pour tout te dire, c’est à cause de ça
que j’ai donné quinze jours de congé à
Gary. Je voulais réfléchir à comment le
lui annoncer…
Je déglutis.
– Je vais être honnête avec toi,
Louisa : je doute qu’il réagisse bien. Il
s’agit tout de même d’une décision
essentielle, qui nous concernait tous les

trois mais que j'ai prise seul. Il risque de m'en vouloir. Ça ne va pas être un moment très agréable. Tu me soutiendras ?

– Bien sûr que oui David ! Mais je t'avoue que ça m'angoisse un peu. Pas uniquement la réaction de Gary, mais aussi celle de Judith. Elle et moi commencions à si bien nous entendre… C'est vrai que lorsque Judith m'a fixé rendez-vous au *Waldorf Astoria* pour me supplier de ne pas renoncer à David, pour me demander de rester à New York et de me battre afin d'être avec lui, elle a changé le cours de ma vie. Je ne pourrais pas dire que cela nous a fait devenir amies, mais ça nous a sacrément rapprochées.

– Justement, ça ne peut que jouer à notre avantage. L'estime que Judith te porte va permettre de faire passer la

pilule.

– Tu ne penses pas qu'elle va me le reprocher ?

David m'enlace.

– Si elle doit en vouloir à quelqu'un, ce sera à moi. Mais mon petit doigt me dit qu'elle comprendra ma décision.

Je reste un moment serrée contre la poitrine de David, à profiter de sa douce chaleur. Ma respiration se cale sur la sienne. En cet instant, je nous sens sereins. Ou presque.

– David, il faut moi aussi que je te parle…

Il me demande, anxieux :

– Quelque chose ne va pas ?

– Oh ! non, au contraire ! Tout est si parfait depuis une semaine ! Je n'ai jamais été aussi heureuse ! Quand tu t'es ouvert à moi et m'a parlé de Sacha… Je sais ce que ça t'a coûté, David. Et je suis honorée de ta confiance et éblouie de ta franchise.

– C'était difficile à faire, mais jamais je ne le regretterai. Pour la première fois

de ma vie, j'ai l'impression qu'une autre personne me comprend : c'est un si beau sentiment, Louisa ! Je n'en avais pas conscience mais, jusqu'à toi, j'étais si seul…

– Oh ! David !

Je l'étreins du plus fort que je peux.

Ses bras m'enserrent. Contre lui, je me sens exactement à ma place.

– Mais tu voulais me dire quelque chose, Louisa ?

Je lève la tête pour le regarder dans les yeux.

– C'est au sujet de l'autre soir…

Quand Sandro nous a invités à célébrer la guérison d'Emilio… J'ai eu l'impression que tu étais contrarié.

David desserre son étreinte.

– C'est vrai que ce n'est pas évident pour moi de me réjouir de la guérison d'un homme qui m'a abandonné sans

aucune explication.

– C’est justement de ça que je voulais te parler : je suis certaine qu’il avait ses raisons, David. Ça me semble impossible autrement. Emilio t’aime – personne ne peut te connaître sans t’aimer. Et je pense qu’il est temps que vous parliez, tous les deux. Que tu lui donnes une chance de s’expliquer, même si c’est dur…

David devient soudain glacial :

– Je n’ai que faire de ses explications ou de ses justifications : il m’a fait vivre l’enfer, un point c’est tout.

– Oh ! David… Je sais que tu as souffert, et quand je pense au petit garçon que tu étais, quelque chose en moi se brise. Mais ce petit garçon est devenu un homme

merveilleux.

Talentueux, fort, généreux, profondément humain. Et courageux. Alors je pense qu'il est temps pour toi de faire face à ton passé. Pour que ce petit garçon blessé cesse enfin de souffrir et que tu puisses aller de l'avant. Je sais que c'est beaucoup te demander…

– Louisa, je serais prêt à tout pour toi. Mais ça, c'est au-dessus de mes forces.

Je m'exclame :

– C'est justement là que tu te trompes ! Tu peux y arriver, David ; tu peux refermer les blessures du passé. Il suffit que tu gardes à l'esprit que le foyer n'a pas seulement été une expérience négative. Sans cette expérience, tu n'aurais pas connu Sacha, ou Judith, ou Gary. Le foyer a fait de toi quelqu'un qui comprend la souffrance, l'injustice, et qui tente de toujours faire

au mieux pour les gens qu'il aime. Le foyer a fait de toi l'homme que j'ai devant moi, cet homme que…

Je m'interromps. Je ne veux pas prendre le risque d'effrayer David avec des mots trop grands. Mais je vois que j'ai fait mouche. Ses yeux sont embués : je crois que je ne l'ai jamais vu ému à ce point.

– Tu as raison Louisa : Judith, Gary, le fait de connaître Sacha, ont été de merveilleux cadeaux dans ma vie. Et je veux en finir avec mes fantômes. Aussi, je te promets que dès que je verrai Emilio, je lui parlerai. Je tenterai de comprendre pourquoi il m'a laissé après la mort de mes parents.

David m'embrasse profondément.

– Tu bouleverses ma vie, Louisa. Tu fais ressortir le meilleur de moi-même. Je crois que tu es la meilleure chose qui me soit jamais arrivée.

Je lui rends son baiser. Nos langues se caressent,

nos
bouches
sont
fiévreuses, nos souffles ne sont plus
qu'une seule et même respiration :
amoureuse, haletante…
Soudain, David relâche son étreinte
et me fait un clin d'œil.
– Cela étant dit, pour l'instant, nous
sommes en vacances : nous devrions en
profiter, toi et moi. On pique une tête ?
Il avance jusqu'au pont avant et, d'un
geste souple, plonge dans la mer. De
surprise, je pousse un cri.
– David !
Il émerge de l'eau en riant.
– Viens, Louisa : elle est un peu
fraîche mais avec ce soleil de plomb, ça
revigore.
Mes muscles endoloris par la
navigation et le maniement des voiles
auraient bien besoin de se délier un peu.
Sans réfléchir, je jette l'ancre à l'eau,
prends mon élan et m'élance. Mon corps
transperce la surface de l'eau et se

déploie dans l'océan. J'avance à travers ce monde de silence en esquissant quelques brasses. Je ne respire plus, je n'entends rien : j'ai l'impression que je pourrais rester à jamais ainsi. Pourtant, je remonte à la surface et vois David avancer vers moi.

– Tu es une excellente nageuse, ma parole !

– Je faisais partie de l'équipe de natation au lycée.

J'avance vers David et prends appui sur lui.

– Tu ne sembles pas mauvais nageur non plus.

– Viens, accroche-toi à mon dos.

Je passe mes bras autour de son cou et plaque mon corps contre le sien. Nous ne faisons plus qu'un. David plonge et commence à nager sous la surface. Collée à lui, j'épouse chacun de ses mouvements. J'ai l'impression que nous sommes totalement libres, comme ça, au large. Nous remontons à la surface. Je prends une grande inspiration avant

d’éclater d’un rire joyeux. Sans même réfléchir, je dénoue le haut de mon maillot de bain, que j’attache en bandeau autour de mon poignet, puis entame un crawl. J’entends David me crier :

– Si je te rattrape, je t’enlève également le bas !

Je nage de plus belle, fendant l’eau avec toute l’énergie que j’ai en moi. Mais David est définitivement plus rapide. Il ne tarde pas à me dépasser et se plante devant moi pour interrompre ma course. Une fois de plus, je pose mes mains sur ses épaules nues.

– Moi, j’étais champion de plongée à l’école.

Il commence à faire glisser ses mains le long de ma taille, puis disparaît d’un coup sous la surface. Je le sens descendre contre mon corps. Ses cheveux, comme des plantes aquatiques merveilleuses, chatouillent mes seins puis mon ventre. Il agrippe soudain mon bikini et continue de s’enfoncer dans les profondeurs, ses mains emportant avec

elles le tissu, s’attardant sur mes fesses, glissant le long de mes cuisses puis de mes mollets. Il remonte, son trophée à la main, qu’il enroule autour de son poignet pour ne pas l’égarer.

– À moi, maintenant.

Je me laisse glisser le long du torse de David. Je frotte mon front, mon nez, ma bouche contre son ventre parfaitement sculpté. J’arrive à ses cuisses et m’empare de son maillot de bain, que je fais descendre. Je découvre un sexe dressé dont je n’ai qu’une envie : m’en emparer. Je remonte à la surface et me plaque contre lui.

– Oh ! David…

Nous nous embrassons tendrement. Le sel parfume nos lèvres. Un léger roulis fait ballotter nos corps. Nous ne pesons plus rien. J’ai l’impression que nous sommes les seuls êtres sur la planète. Il

n’y a, à perte de vue, que notre esquif, le bleu du ciel et celui de l’océan qui se rejoignent, nos corps nus enlacés. Nous murmurons, pourtant, comme si nous avions envie de nous fondre dans ce calme parfait.

– Louisa, que dirais-tu de regagner le bateau ?

Sans dire un mot, je commence à nager vers notre voilier. David me suit et nous voilà déjà en train d’agripper l’échelle pour la gravir. Mais au milieu de mon ascension, le corps de David recouvre soudain le mien. Il se plaque contre moi et embrasse fiévreusement le haut de mon dos et mes épaules. Je sens ses dents titiller ma peau et son sexe raide appuyer contre mes fesses. Je commence à mouiller et à gémir. J’ai affreusement envie de lui.

– Tourne-toi, Louisa…

Il redescend de quelques barreaux pour me laisser

libre
de
mes
mouvements. Je m’exécute et lui fais face, en agrippant dans chacune de mes mains les deux montants, ce qui a pour effet de tirer mes épaules vers l’arrière, de creuser mon ventre et de faire saillir ma poitrine. David, encore à moitié immergé dans l’eau, m’admire.

– Tu es si belle…

Il commence à embrasser mon ventre et descend peu à peu jusqu’à mon sexe. D’une main douce, il ouvre l’une de mes cuisses et passe la pulpe de son pouce sur mon clitoris : je retiens mon souffle. Il pose ses douces lèvres sur ma vulve puis laisse sortir sa langue et commence à me lécher, lentement, sans trop appuyer. Je gémis. Je voudrais le toucher mais ne peux pas bouger : je dois rester agrippée aux deux montants afin de ne pas perdre l’équilibre. La langue de David me parcourt et me procure de délicieuses ondes de plaisir

qui contrastent avec l'inconfort de ma position. J'ai l'impression qu'on ma crucifiée pour me faire subir la plus délicieuse des tortures. Je le lui dis en haletant, ce qui semble le rendre fou de désir. Il m'ouvre encore plus et fait brutalement entrer ses doigts en moi tout en continuant de me lécher.

Mon plaisir augmente violemment, me laissant au supplice. Je voudrais l'avoir en moi. Ses doigts experts font de moi sa chose. Je me sens affamée tant j'ai envie de son corps. Je voudrais sentir son sexe aller et venir dans mon ventre, au creux de mes reins, dans ma bouche. Je sens que je bascule vers la jouissance alors qu'il me presse plus vigoureusement contre sa langue. Ses doigts continuent de me fouiller. C'est alors que le plaisir explose : je pousse un cri interminable qui déchire le silence.

Dieu que c'est bon.

Mon corps entier semble vide, d'un coup. Lourd.

– David, j’ai joui si fort…

Je halète un peu. Je tente de reprendre mes esprits et me retourne. Un peu hagarde, je reprends mon ascension, David à ma suite, en me demandant comment lui rendre le plaisir qu’il m’a donné… J’arrive sur le pont et avance de quelques pas, toujours cotonneuse. La fatigue de la navigation, de la nage, de mon orgasme, me donnent l’impression que tout est irréel.

Absorbée par mes sensations, je sens soudain deux mains s’emparer violemment de mon corps et me faire pivoter. De tout son poids, David me plaque contre le mât du voilier. Il m’embrasse avec fougue et attrape ma main, qu’il colle à son sexe.

– Tu vois l’effet que tu me fais ?

Ses deux mains se posent autour de mon visage et glissent le long de mon cou. Il appuie sur mes épaules.

– Mets-toi à genoux, Louisa.

Je comprends ce qu'il attend de moi. Son autorité m'excite au plus haut point. Je m'agenouille face à lui et le prends dans ma bouche pour le sucer avec vigueur. Pour la première fois, je le sens entièrement. Je découvre son goût, la texture de sa peau, ce qui me rend folle. Il va et vient entre mes lèvres, s'enfonce profondément en moi tout en agrippant mes cheveux. Je me sens complètement asservie à son désir et ça me plaît. Ma langue joue avec sa verge et son gland, alors qu'il gémit :

– Louisa, je vais venir…

Ses mains se crispent autour de mes cheveux. Il imprime un va-et-vient de plus en plus fort.

– Oui, comme ça Louisa, comme ça…

Je sens son corps se tendre de plus en plus, jusqu'à l'orgasme. Dans un soubresaut, David desserre son étreinte. Je le regarde par en dessous. Il me tend la main et m'aide à me relever. De son pouce, il caresse ma lèvre inférieure. Je

suce doucement l'extrémité de ce doigt.

– Tu en veux encore ?

Il enfonce son pouce dans ma bouche. Je le caresse avec ma langue tout en gardant mes yeux rivés aux siens. David passe une main entre mes jambes.

– Tu continues de mouiller, Louisa. Je crois que tu n'en as pas eu assez.

Il me soulève et me porte jusqu'à la proue du bateau. Il me repose sur le pont. Je n'ai aucune idée de ce qu'il a en tête jusqu'à ce que je le voie s'emparer du cordage.

– Tends tes mains vers moi.

J'obéis. Il saisit mes poignets et les lie en serrant fort. La corde cisaille ma peau. Remarquant que je me mords la lèvre de douleur, David desserre un peu les liens. Néanmoins, ce jeu de domination me fait frémir, il le sent.

– Je commence à te connaître Louisa. Tu aimes être prise, tu aimes être soumise. Ça tombe bien parce que je vais t'attacher à cette rambarde et faire de toi tout ce que tu veux. Tu

comprends ?

Il tire mes cheveux vers l'arrière. Ma tête bascule. Fugitivement, je repense à cette fois où il m'avait bandé les yeux, dans son appartement à New York. Je sens mes tétons se tendre à ce souvenir. Je suis à la fois inquiète et excitée, mais je sais que je peux faire une confiance aveugle à David.

– Oui je… je comprends…

– Tu es d'accord pour être totalement mienne ? Dis-le.

– Je…

L'excitation me faire gémir alors qu'il ne m'a pas encore touchée.

– Fais de moi ce que tu veux.

David m'ordonne :

– Allonge-toi sur le dos.

J'obéis. Il se met à califourchon sur moi, s'empare de mes bras et les attache à la rambarde du bateau. Dans cette position, je peux bouger mon bassin, mes jambes, mais je suis à sa merci.

– Écarte les cuisses, Louisa.

Je mets un peu de temps à m'exécuter.

– Obéis.

Je m’ouvre et m’offre à lui.

– Jusqu’à présent, tu n’as connu que des petits garçons. Jamais aucun homme ne t’a réellement prise, jamais un homme ne t’a baisée et fait de toi sa chose : c’est sur le point de changer.

Le regard de David est impitoyable, presque effrayant. Pourtant, je n’ai qu’une seule hâte, qu’il me pénètre.

Comme à son habitude, David lit dans mes pensées. Il s’immisce entre mes cuisses et s’enfonce en moi.

– Un coup pour moi, Louisa : je vais prendre mon pied, et je t’interdis de bouger.

Ses mots produisent l’inverse de l’effet escompté : je me mets instantanément à remuer des hanches en gémissant. David vient seulement de

commencer à me faire l’amour, mais je me sens déjà au bord de l’orgasme. C’est la première fois que nous couchons ensemble sans préservatif, ce qui décuple mes sensations. J’ai l’impression que c’est la même chose pour lui.

– Ce que ton sexe est serré, Louisa…

Je gémis, mais David plaque une main sur ma bouche.

– Je ne veux pas t’entendre.

Puis il commence à me donner des coups de reins profonds. Je le sens au creux de mon ventre. J’ai conscience de n’être plus rien qu’un instrument pour son plaisir : c'est un sentiment délicieux. C’est comme si je percevais d’un coup l’envers de ses sentiments. Comme si sa manière de me prendre était une manifestation de la violence de ce qu’il ressent pour moi.

Ne pas bouger, par contre, est un supplice. Malgré moi, mes reins en feu ont envie d’onduler, de le recevoir le plus profondément possible. Mon sexe

voudrait aller et venir sur sa verge. Je me retiens de justesse.

– Tu me sens, Louisa ?

Avec sa main sur ma bouche, je ne peux toujours pas parler, alors je cligne des yeux, deux fois, tout en acquiesçant.

– Tu aimes quand je te baise comme ça ?

Ses mots crus me rendent folle. Je sens mon ventre se contracter.

Ça vient…

Encore une fois, j'acquiesce.

Oui, oh ! oui…

Le gémissement que je pousse, étouffé par la main de David, vaut toutes les confirmations du monde. Un orgasme insensé explose dans mon ventre et secoue tout mon corps. Mes hanches basculent et mon sexe se referme en spasmes sur celui de David. Il continue d'aller en moi, ne me laissant pas au repos. J'ai l'impression que jamais je n'arrêterai de jouir. Ma tête tourne. Je continue de pousser un râle étouffé.

– Maintenant, je vais jouir en toi,

Louisa. Tu vas me recevoir en entier…

David se relâche dans un orgasme brutal, ce qui ne fait que renforcer mon plaisir. Il pousse un grognement sourd. Ma tête tourne. Au-dessus de nous, je vois le ciel parfaitement bleu, et c'est comme si nous tombions dedans. David fait passer sa main de ma bouche à ma joue, puis il la glisse dans mes cheveux. Je tourne mon regard vers le sien. Nous nous observons en silence, ce qui progressivement devient un jeu : celui qui se taira le plus longtemps. Nous nous comprenons sans parler. Nous avons envie de rire de ce défi : qui sera élu roi du silence ? Mais c'est David qui perd et qui parle le premier :

– Tu me plais, Louisa : si tu savais à quel point tu me plais…

6. Retour à New York

J'étais triste ce matin en partant de Nantucket. Je ne voulais pas quitter ce paradis qui a abrité tant de confidences, tant d'étreintes torrides, sous le soleil ou à la faveur de la nuit. Mais mon humeur

maussade s’est bien vite dissipée lorsque j’ai trouvé, au *Four Seasons*, la lettre d’admission de Columbia. C’est officiel, ils m’acceptent en troisième année de littérature ! Je suis si contente que je sautille depuis trente minutes. Je ne sais pas quoi faire pour me calmer. Sans doute quelques emplettes ? Blocs-notes, stylos, carnets, trousse. Et puis de quoi égayer ma chambre aussi : un ficus, ou une orchidée. Non, mieux : un citrus ! Je devrais aussi passer chez Bloomingdale’s pour examiner leur linge de maison : j’ai envie d’une nouvelle paire de draps, douce et accueillante. Au moment où je me dirige vers la porte, le téléphone de la suite sonne : c’est la réception.

– Inspecteur Gus Stinson pour David Fulton.

– D’accord, faites-le monter.

Du nouveau sur l'enquête ? Je remets mes courses à plus tard et repose mes affaires. J'appelle David et ouvre la porte à l'inspecteur.

– Monsieur Fulton, miss… Excusez-moi de vous déranger mais je suis venu car j'ai à ma disposition des éléments qui devraient vous intéresser. Vous permettez que je m'asseye ?

Je le conduis au salon.

– Prenez place ! Je vous apporte quelque chose ? Thé, café ?

– Un café, ce sera très bien. Merci, mademoiselle.

Gus Stinson ouvre sa mallette et en sort un iPad.

– Monsieur Fulton, les indices que nous avons recueillis jusqu'à présent nous conduisent à soupçonner la mafia de l'Est. Le type de bombe, son assemblage, sa portée… C'est assez typique de leur mode opératoire. Or, vous admettrez que c'est étrange, de cibler ainsi un écrivain.

Stinson sort également un calepin de

sa poche.

– J’ai fait quelques recherches sur votre entourage. Votre chauffeur par exemple, Gary Stewart… Il est bien d’origine géorgienne ?

– Tout à fait, oui, mais je ne vois pas du tout le rapport…

– Et il avait bien une jeune sœur, Sacha, décédée il y a environ quinze ans ?

– Certes, mais je ne comprends pas le lien avec ce qui nous occupe.

– Oh ! aucun, aucun, tranquillisez-vous… C’est juste que j’explore toutes les pistes. Vous savez, c’est comme ça qu’on procède : on collecte tout ce qu’on peut sur les victimes et leur entourage. Pour faire une sorte d’état des lieux. Rien d’anormal là-dedans.

David a l’air vraiment tendu. Qu’un inspecteur évoque le nom de Sacha n’a pas dû lui plaire, mais il tente de ne rien montrer.

– Monsieur Fulton, seriez-vous d’accord

pour
examiner
quelques
portraits ? Ce ne sont pas véritablement
des suspects. En tout cas, aucun d'eux
n'a pour l'instant été arrêté, mais peut-
être
qu'un
visage
pourrait
vous
revenir…
David acquiesce. L'inspecteur lui
tend son iPad.
– Faites défiler les visages. Prenez
votre temps.
David passe d'une photographie à
l'autre
sans
sembler
reconnaître
quiconque.
– Non, non, non…
Soudain, il s'arrête et son visage se
décompose. Ça ne dure qu'une fraction

de seconde, mais c'est tellement évident que Stinson et moi le remarquons.

– Quelque chose ne va pas, monsieur Fulton ?

– Non, rien. J'ai cru reconnaître une vieille connaissance mais je vois maintenant que je me suis trompé.

L'inspecteur soupire et se passe une main sur le visage. Il ne croit pas David.

– Vous avez ma carte de toute façon. Si jamais vous souhaitez me parler de quelque chose… Vous savez, ce sera sans doute plus simple pour tout le monde quand on aura coincé les coupables.

En me désignant, il ajoute :

– Je pense surtout à la petite demoiselle. Personne n'est vraiment en sécurité tant que ceux qui vous en veulent courent en liberté. Surtout si c'est la mafia : ces gars-là ne plaisantent pas.

Je tente de ne pas montrer mon effroi et raccompagne poliment l'inspecteur. Mais dès qu'il a franchi la porte, je me

précipite vers David.

– Qu’as-tu vu ? Tu as reconnu quelqu’un ?

– Louisa, ce n’est probablement rien mais… L’un des types, sur les photos. Il y avait son nom en légende. Et c’était « Igor Kanaïev », comme dans le journal de Sacha.

– Mais alors pourquoi n’avoir rien dit à l’inspecteur ?

– Parce que si je lui parle du journal, on me le confisquera Louisa, et je ne peux pas prendre ce risque ! Jamais je n’ai été aussi proche de mettre enfin un terme à toute cette affaire.

Je n’ai pas le temps de protester – d’expliquer à David qu’il faut qu’il coopère avec la police, que c’est sa meilleure chance de retrouver Sacha – que mon téléphone sonne. C’est Judith.

– Allô, Louisa, j’espère que je ne te dérange pas trop ?

– Non, non, pas du tout… Qu’est-ce que je peux faire pour toi ?

– Écoute je suis désolée de t’embêter

avec ça, mais je viens de lire une chronique de Doe, John Doe. Je ne sais pas si tu connais son blog ?

– Si, si, tout à fait.

– Bon. Tu sais alors comme il peut être… incisif. Cette chronique… elle te concerne, Louisa. Et il n'est pas vraiment tendre avec toi. Ton ordinateur est à portée de main ?

– Dans la chambre.

– Bon, alors je ne te dérange pas plus longtemps. Mais tu devrais y jeter un œil. Ce type a visiblement une dent contre toi.

– D'accord Judith, merci de m'avoir avertie.

– Et, Louisa… ?

– Oui ?

– Ne te laisse pas démolir, surtout. Dis-toi qu'à Manhattan, l'essentiel est qu'on parle de toi. En bien, en mal, qu'importe : il n'y a *pas* de mauvaise publicité.

Je raccroche à la hâte, un peu catastrophée. Si Judith a pris autant de

pincettes, c'est que ce doit être vraiment moche. Mais pourquoi s'en prendre à moi ? Je ne suis personne, dans cette ville. Je vais sur le blog de John Doe et examine la page d'accueil.

« La Vénus qu'on appelle Mars »

Ce doit être ça. Je clique sur le lien.

« Chers lecteurs, je vous avais promis d'enquêter sérieusement sur la petite fiancée de David Fulton : c'est chose faite. Elle s'appelle Louisa et va sur ses vingt-trois ans. Les deux amoureux se sont connus chez l'éditeur français de David. « Une française ? », me suis-je dit en découvrant tout ça. « Comme elle doit être… excitante ! » Sachez, chers lecteurs, qu'il n'en est rien. La rumeur prétend Louisa Mars quasi-vierge. Mais moi, je trouve ça un peu trop commode, le coup de la petite Française sortie de nulle part. Depuis George Clooney et Céline Balitran, on connaît la rengaine : le prince cache ses mœurs dissolues, la Cendrillon fait ses premiers pas dans la jet-set, et tout

le monde est content. Je mets ma main à couper que cette liaison est un coup monté de l'agent de David Fulton, qui devait commencer à en avoir marre que son auteur phare s'affiche avec des actrices écervelées.

Ou alors cette jeune Louisa Mars est une habile intrigante. En tout cas, pour elle, finis les fringues bas de gamme et la chambre de bonne minable. Elle réside maintenant avec la star au "Four Seasons", dîne dans les plus grands restaurants et a même été admise à Columbia sur simple entretien. A-t-elle corrompu le doyen au moyen des mêmes armes dont elle a usé sur David Fulton ? Ou a-t-elle été pistonnée par la famille de ce dernier, qui fait partie des généreux donateurs de la faculté ? Quelles que soient les méthodes employées par Louisa Mars,

je peux vous garantir une chose : elles ne resteront pas secrètes bien longtemps. D'ici là, vénérables dames de l'Upper East Side, planquez vos coffres-forts et vos maris : Louisa Mars débarque à Manhattan, prête à tout pour mettre à genoux la Grosse Pomme ! »

Je reste abasourdie par la lecture de cette note. Ma première réaction est d'être blessée, bien entendu : personne n'aime se faire traiter publiquement de croqueuse de diamants. Mais je suis aussi inquiète. David commence à peine à me faire confiance, je ne voudrais pas que ce genre de lynchage public le refroidisse.

Par ailleurs, je suis en colère. Oui, j'ai une chance inouïe : je suis avec l'homme que j'aime – un homme beaucoup trop bien pour moi, je le sais.

David est trop beau, trop puissant, trop célèbre, trop riche pour une fille comme moi. Message reçu, John Doe, mais ça je le savais. Ce qui me fiche en rogne, par contre, c'est que le chroniqueur s'en prenne à mon admission à Columbia. Depuis mon entrée en primaire, je me suis battue pour être la meilleure, pour me retrouver en haut des tableaux d'honneur, tout ça dans l'espoir d'avoir un jour une vie meilleure que mes parents. Et on m'accuse aujourd'hui d'être pistonnée ? Mon admission à la fac, je ne la dois qu'à moi ! Tant pis pour Columbia : je prouverai à tout le monde de quoi je suis capable sans les LaGuardia et sans l'Ivy League. C'est décidé, j'irai à NYU ! Mais comment expliquer ça à David ? Si je lui montre ce billet, est-ce que ça ne risque pas de le refroidir ? Après tout, cet article l'humilie aussi, en le faisant passer pour un pigeon que je manipule par intérêt. Et depuis le bal chez les Valette, je sais qu'il n'aime pas spécialement que son

entourage soit exposé médiatiquement. Mais il est de toute façon trop tard : le voilà sur le pas de la porte de la chambre.

– Tout va bien, Louisa ? Tu as l'air bouleversée. Que voulait Judith au téléphone ?

– David, il y a eu un incident. Oh ! je te rassure, trois fois rien ! Mais…

– Qu'est-ce qui se passe, Louisa ?

Il a l'air sérieusement inquiet. Il me rejoint sur le lit.

– John Doe a écrit sur moi. Sur *nous*. Sur son blog.

David se raidit.

– C'est fâcheux. Avec l'attentat, les questions que Stinson commence à se poser, ce n'est vraiment pas le bon moment pour attirer l'attention sur nous. Laisse-moi voir.

Il s'empare de mon ordinateur. Son visage, durant sa brève lecture, se fige. Il referme mon ordinateur portable et observe un moment de silence.

– Louisa, il faut que nous ayons une

sérieuse discussion.

Mon sang se glace. David reprend :

– Je ne peux pas me permettre d'être exposé ainsi en ce moment. Des mesures s'imposent.

De quel genre de mesures veut-il parler ?

– Je suis désolé de t'imposer ça Louisa, mais je pense que le mieux est que nous nous fassions discrets quelque temps toi et moi…

À suivre,

ne manquez pas le

prochain épisode.

Egalement disponible :

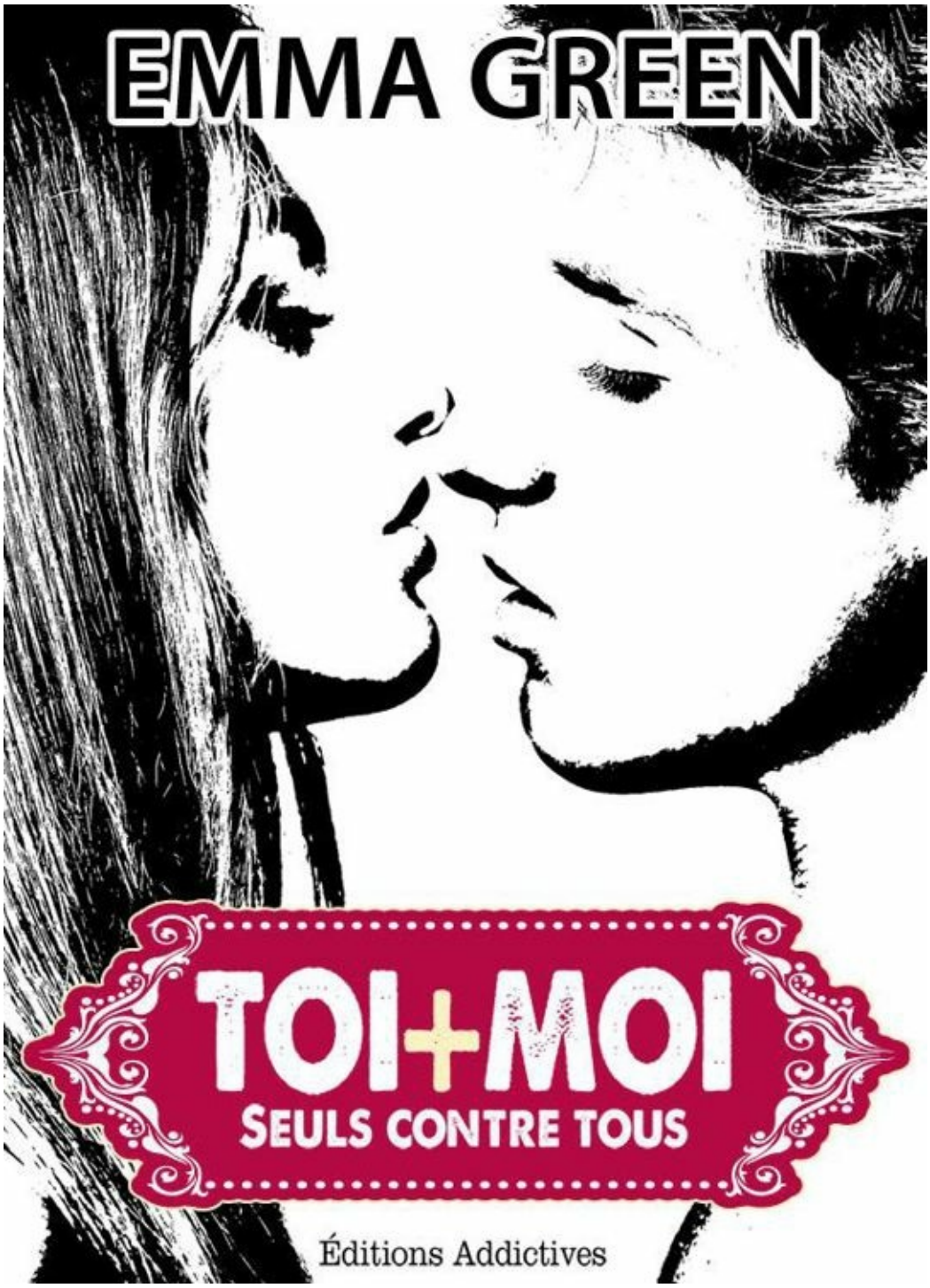
Toi + Moi : seuls contre tous

Quand Alma Lancaster rencontre Vadim Arcadi à la fac de cinéma de Los Angeles, tout les sépare. Alma, la jeune Franco-anglaise, a tout juste 18 ans, des parents aisés, un petit ami parfait et une vie toute tracée. Vadim, lui, est américain. Il a des origines russes, un passé trouble et ne possède ni famille ni attache. Elle est prisonnière de son

milieu, lui est épris de liberté. Elle veut tout découvrir, lui ne veut rien lâcher. Pourtant, ces deux-là s'attirent, se défient, se repoussent, s'apprivoisent… La petite fille modèle et le mauvais garçon torturé n'en finissent plus de lutter pour ne pas s'aimer. Les deux étudiants ne le savent pas encore, mais cette rencontre va changer leur vie à jamais. Et c'est seuls contre tous que Vadim et Alma vont connaître l'amour, sa fougue et ses premiers émois.

Ne passez pas à côté de Seuls contre tous, la nouvelle série d'Emma Green, auteur du best-seller Cent facettes de Mr Diamonds !

Tapotez pour voir un extrait gratuit.


EMMA GREEN
TOI+MOI
SEULS CONTRE TOUS
Éditions Addictives

Document Outline

- Couverture
- 1. Haute tension
- 2. Les enfants perdus
- 3. Les confidences de Mrs Carlson
- 4. La boîte de jazz
- 5. Départ pour Nantucket
- 6. Retour à New York